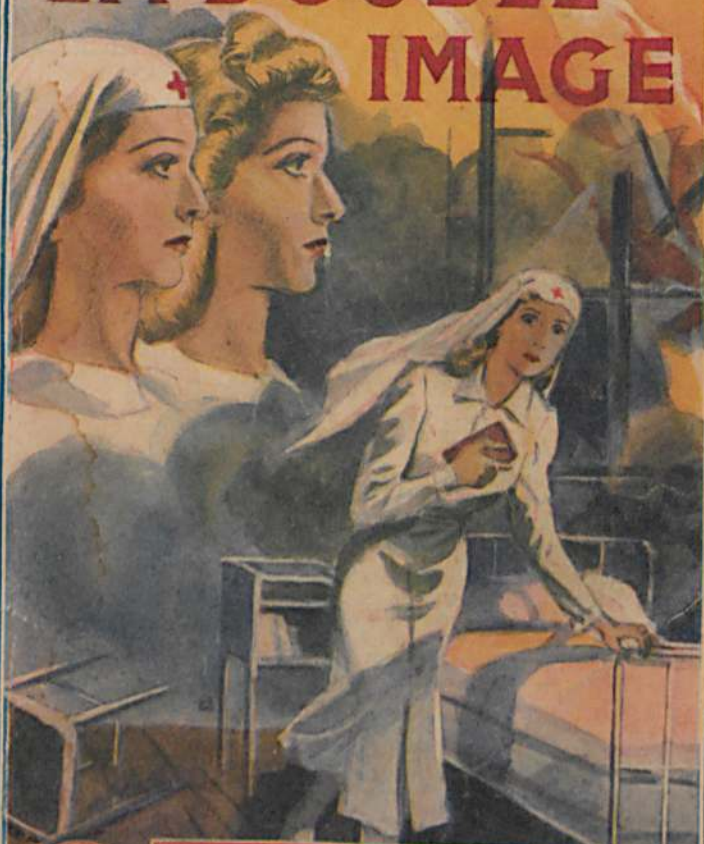


Jocelyne

LA DOUBLE IMAGE



frs
2 90

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



LISEZ dans notre nouvelle **COLLECTION**

LES
CAHIERS
D'ULYSSE



les aventures dessinées
les plus originales
les plus passionnantes
les plus extraordinaires

VIENT DE PARAÎTRE :

N° 13. — LA CHASSE AUX PIRATES, par J. AWAY.

SOUS-PRESSE :

N° 14. — LE DUEL FATAL, par R. ALBERT.

CAHIERS DÉJÀ PARUS :

- N° 1. — LE HÉROS DE LA PRAIRIE, par V. MOLINEAUX.
N° 2. — LES PILLARDS DES RÉCIFS ROUGES, par R. ALBERT.
N° 3. — LES PIRATES DU CIEL, par J. AWAY.
N° 4. — GUERRE DE PLANÈTES, par G. SCOLARI.
N° 5. — LE SECRET DE STEN, par V. MOLINEAUX.
N° 6. — LES NAUFRAGES DE L'AIR, par J. AWAY.
N° 7. — TEMPÊTE SUR L'ARCTIQUE, par G. AURÈLE.
N° 8. — LA REVANCHE DES SATURNIENS, par G. SCOLARI.
N° 9. — L'ESCLAVE DES DERVICHES, par R. ALBERT.
N° 10. — GODEFROY LE CHEVALIER AUDACIEUX,
par V. MOLINEAUX.
N° 11. — L'ESCADRON DES CENT, par V. MOLINEAUX.
N° 12. — LA VALLÉE DU SILENCE, par RIB.

CHAQUE CAHIER CONTIENT
UN RÉCIT COMPLET

UNE NOUVEAUTÉ
tous les 10 et 25 du mois

EN VENTE PARTOUT PRIX : FRs

2

Louise Ules c90932

14 Rue de L'Écuival
Paris 19^e.

LA DOUBLE IMAGE

LES
PATRONS FAVORIS
& MINERVE

sont spécialement étudiées en relation avec les possibilités actuelles. Malgré la carte de vêtements, vous serez toujours ÉLEGANTES en transformant des vêtements délaissés ou en utilisant les nouveaux tissus grâce aux :

PATRONS FAVORIS
& MINERVE

Grâce à nos patrons spéciaux

Dans votre jupe de l'année dernière vous ferez un PETIT
GILET TAILLEUR "

Demandez le n° 445 (taille 44)

Dans votre robe du soir, vous trouverez une "BLOUSE A
MANCHES "

Demandez le n° 441 (taille 44)

Ajoutez sur votre robe une basque mobile et vous aurez un charmant "TAILLEUR DE VILLE "

Demandez le n° 3477 (taille 44)

Avec un coupon de tissu imprimé vous transformerez votre robe unie de l'année dernière.

Demandez le n° 3318 (taille 44)

Avec un petit métrage de tissu vous ferez de la robe de crêpe de Chine de votre fillette une "ROBE NEUVE "

Demandez le n° 3422 (5 à 7 et 8 à 10 ans), e/c...

DEMANDER NOTRE PETITE NOTICE EXPLICATIVE
ET NOS PATRONS SPECIAUX

Le Patron : 4 fr. aux tailles indiquées

JOCELINE

LA DOUBLE IMAGE



ROMAN



SOCIETE D'EDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC' LA MODE NATIONALE
94, rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

LA DOUBLE IMAGE

CHAPITRE PREMIER

Hélène Guiraud descendit rapidement les escaliers : déjà, la vie commençait à bourdonner, active, comme dans une ruche.

L'hôpital de la Croix-Rouge était installé dans l'opulente villa du flateur Vandeghen, sur le littoral de la Manche.

On y amenait des soldats convalescents, à la suite d'une maladie ou d'une blessure, pour qu'ils jouissent là d'un confortable repos.

Quand les fenêtres étaient ouvertes, on entendait le ressac de la mer, le grondement continu des houles grises. On savait que ces vagues, sous leur moutonnement, recélaient une terrible menace : elles charriaient les mines magnétiques qui ouvrent les flancs des navires, et les font couler en quelques instants.

Autour de l'hôpital, à l'infini, s'étendaient des houblonnières, des champs de betteraves et de lin, cou-

pés de canaux d'irrigation. Ça et là, se dressaient les hautes cheminées des usines, nombreuses dans la province.

*
* *

L'infirmière-major, Mme Stevens, entra dans la lingerie. Elle fit le tour des rayons, où s'empilaient les bandes, tampons, gazes, mousselines, aseptiques, serviettes de coton et de toile.

Assise près de la table, une jeune fille faisait quelques menues réparations.

— Mlle Josette, demanda Mme Stevens, croyez-vous arriver, avant ce soir, à ranger tout le linge qui doit rentrer de la blanchisserie ?

La jeune fille leva un regard clair, presque enfantin, vers l'infirmière-major :

— Ce ne serait pas de trop que nous soyons deux pour cela, Madame.

— Voulez-vous que je vous envoie Mlle Guiraud ?

— Oh ! oui, Madame ; avec grand plaisir.

Mme Stevens sourit avec indulgence. La simplicité sans détour de Josette Vanier l'amusait.

Hélène Guiraud suivait, de son pas vif, le long corridor un peu obscur, pour se rendre à la lingerie sur l'appel de Mme Stevens.

Elle faillit heurter un blessé qui venait en sens inverse. Il marchait lentement, en boitant. Une très grave blessure à la cuisse, cicatrisée, causait l'hésitation de sa démarche.

— Capitaine Le Moal, fit Hélène, de sa voix un peu brève, ne craignez-vous pas de vous fatiguer ?

Les yeux de l'officier, bleus et profonds, se levèrent vers l'infirmière, avec une douceur magnétique :

— Je veux essayer de retrouver la souplesse de ma jambe, et sa longueur normale, à force d'exercice.

C'était un homme grand, mince, large d'épaules, d'une quarantaine d'années, d'une extrême distinction. Hélène savait vaguement qu'il était avocat, déjà réputé au barreau de Nantes.

— Soyez prudent, capitaine, insista la jeune infirmière.

— Je le serai, soyez tranquille.

— Sinon, ajouta-t-elle, gare à la méchante jambe, qui va se révolter !

Le blessé eut envie de lui répondre qu'une légère rechute ne lui serait pas désagréable, si cela lui valait les soins de la jeune fille. Mais il n'avait jamais osé lui exprimer rien de pareil.

Tandis qu'elle s'éloignait, le capitaine se retourna et la regarda, jusqu'à ce que le blanc volètement de son voile eût disparu au tournant du grand escalier.

*
* *

Hélène Guiraud s'était assise en face de Josette Vanier. Elle roulait des bandes avec une si prompte dextérité que le travail semblait fondre entre ses doigts.

— Comme vous êtes habile ! fit sa compagne. Moi, je suis si lente !

— Qui va piano va sano ! répondit Hélène.

— Oh ! vous, même si vous allez vite, vous faites bien tout ce que vous faites !

— Oh ! la vilaine petite flatteuse !

— Taisez-vous, mademoiselle Hélène, ou je vais me fâcher.

— Essayez un peu pour voir.

— Je n'en ai pas envie.

Et comme Hélène riait de sa naïveté :

— Oui, oui, insista Josette, je vous admire, mademoiselle Guiraud ; jamais vous ne vous plaignez ! et vous êtes si modeste : jamais vous ne parlez de vous !

Le visage de Mlle Guiraud s'était rembruni :

— Pourquoi en parlerais-je, Josette ?

— Ne dites pas cela de cet air triste ! Pourquoi si souvent cette ombre sur vos traits ?

A cette question affectueuse, Hélène avait tressailli comme sous une piqure de guêpe.

— Pardon ! fit Josette, confuse ; excusez-moi si j'ai réveillé quelque triste souvenir ?

Hélène secoua les épaules, comme pour les débarrasser d'un poids importun et lourd :

— Ne vous désolez pas, Josette ; bien des vies, même jeunes, enferment de douloureux souvenirs.

Avec hésitation, Josette se pencha vers sa compagne :

— Encore une fois, excusez-moi ; je voudrais pouvoir effacer ces chagrins passés !

Le visage de Mlle Guiraud s'était durci, comme à l'évocation de quelque spectre effrayant ; sa voix devint glacée :

— Pour cela, le mieux est d'oublier ! fit-elle.

CHAPITRE II

Après la pluie, la brume grise embuait le paysage d'un réseau sombre, aux mailles serrées. Le grondement continu de la mer formait le fond d'un orchestre où le vent jouait la partie haute, en notes aiguës, perçant le silence de cette matinée de fin d'automne.

Hélène Guiraud, après les travaux accumulés depuis son lever, éprouvait le besoin d'aller respirer l'air salubre du dehors.

Elle avait à peine fait quelques pas dans une allée humide, jonchée de feuilles, lorsqu'elle s'entendit appeler :

— Mademoiselle Guiraud, Madame Stevens vous cherche ; elle voudrait vous parler.

Hélène esquissa un mouvement d'humeur ; elle répondit d'un ton maussade :

— Bon ! J'y vais.

Elle entra dans le vestibule, lorsque l'infirmière-major sortit d'une salle :

— Tenez, Mlle Guiraud, voici un télégramme pour vous.

Hélène le prit sans sourciller. Orpheline, seule au monde, qui donc pourrait encore lui envoyer de mauvaises nouvelles ?

Elle ne put réprimer un mouvement de surprise en lisant le texte laconique :

« Madame Fleurville, très malade. Désire vous voir.
« Venez de suite Paris, 18, avenue de Breteuil.

« Signé : Nanny ».

*
* *

Pendant une seconde, un tourbillon de pensées dansa dans le cerveau d'Hélène. Son amie Françoise Fleurville était depuis quatre ans en Polynésie, à Haïti. Les deux amies n'avaient pas correspondu pendant ce laps de temps : silence voulu par Hélène.

Que signifiait ce brusque retour en France, cette menace de mort, cet appel ?

Elle tendit le papier bleu à Mme Stevens. L'infirmière-major le prit, le lut et le lui rendit avec une expression de pitié affectueuse :

— Est-ce une parente, mademoiselle ?

— Non ; ma meilleure amie.

— On ne peut se soustraire au vœu sacré d'une mourante ; je vous accorde quatre jours de permission, mademoiselle Guiraud.

— Merci, Madame, fit brièvement la jeune fille.

Elle gravissait les marches de l'escalier lorsqu'une silhouette menue l'accosta :

— Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles, mademoiselle Hélène ?

— Ma seule amie se meurt, répondit laconiquement l'infirmière.

— Oh ! vous allez la voir ?

— Oui, je partirai dans une heure.

— Il est midi. Comment préparer votre valise et descendre déjeuner ?

— Je n'aurai pas le temps de déjeuner.

Un quart d'heure plus tard, Josette Vanier entra dans la chambre de sa compagne. Elle portait un paquet soigneusement ficelé.

— Voilà, pour que vous déjeuniez dans le train, expliqua-t-elle. Je vous ai préparé des sandwiches, et j'ai joint une banane, deux pommes, une orange.

Hélène Guiraud tourna vers la gentille enfant son beau visage régulier, dont la mélancolie s'éclaira d'une lueur de gratitude :

— Merci, petite Josette. Pourquoi êtes-vous si bonne pour moi ?

— Parce que... je vous aime bien, Mlle Hélène.

Cette dernière avait rougi et semblait embarrassée.

— Je n'en vaud pas la peine, chère Josette.

La jeune infirmière lui prit la main avec élan :

— Je serais si heureuse d'être réellement votre amie, Hélène !

— Je vous remercie. Vous êtes exquise... murmura faiblement Mlle Guiraud.

Josette regarda le réveil, sur la cheminée et poussa un cri :

— Vite, vite, partez ! vous allez manquer le train !



Le halètement rythmé de la locomotive berçait les pensées mélancoliques d'Hélène Guiraud : elle redoutait de s'y livrer. Pour les conjurer, elle voulut s'appliquer à écouter ses compagnons de voyage, qui causaient à bâtons rompus.

Les conversations se ralentirent à mesure que la journée de fin d'octobre s'écoulait. Déjà, la nuit victorieuse s'avavançait, précédée par le brouillard dense, qui menaçait de s'étendre depuis le matin.

Maintenant, cette brume assiégeait les vitres sales, se condensait en gouttelettes qui roulaient sur le verre terni.

Peu à peu, au dehors, l'obscurité fut complète. Le train semblait courir entre deux haies noires, dans un monde hostile, où Hélène avait l'impression d'être jetée en proie aux démons de la solitude.

A présent, elle ne pouvait plus écarter les voix du passé : elles se cristallisaient autour de la charmante figure de Françoise Fleurville ; cette amie plus âgée, maternelle, dont le départ avait coïncidé avec la terrible crise qui avait brisé la jeune vie d'Hélène.

Françoise l'ignorait, cette crise. Au départ, Hélène lui avait dissimulé son désarroi, sa folie ; elle l'avait laissée partir sans lui rien avouer.

Françoise Fleurville était alors elle-même en proie à la plus cruelle épreuve : elle avait dû, après quel-

ques mois d'ivresse, d'amour forcené, constater la faillite totale de son mariage.

Elle avait tellement souffert qu'elle s'était décidée à quitter l'indomptable étranger, un slave cruel, qui était son mari.

Pour oublier l'horrible déception, elle avait repris l'étude de la médecine, commencée avant son mariage; elle s'était spécialisée dans la recherche des vaccins contre les maladies tropicales. Il y a quatre ans, elle était partie les expérimenter sur place à Taïti.

Revenait-elle victime de quelque inexorable microbe, toujours suivie de sa fidèle Nanny, la nourrice créole qui jamais ne l'avait quittée ?

Ces suppositions se heurtaient dans le cerveau d'Hélène. En elle croissait le regret d'avoir supprimé depuis ces quatre ans toute relation avec sa meilleure amie... la seule qui lui restât aujourd'hui. Françoise avait dû souffrir cruellement de cet inexplicable abandon.

Il eût fallu, ou bien écrire de banales lettres mensongères... ou bien avouer... la mettre au courant.

A cette pensée, le rouge de la honte monta au front de Mlle Guiraud. Plutôt se faire taxer d'ingratitude que perdre l'estime foncière de la droite, de l'intègre Françoise !

Si l'amie parfaite devait mourir, du moins s'en irait-elle sans que fût souillée, en son cœur, l'image sans tache de sa petite Hélène.

CHAPITRE III

Quand Hélène Guiraud se trouva seule, dans la bousculade de la gare du Nord, son cœur se serra, pris dans un étau.

La foule la heurtait, avec cette indifférence des voyageurs affairés, remplis de hâte, qui s'empresaient en se bousculant vers la sortie.

Dans l'immense hall bourdonnant du fracas des trains, du tintement des chariots-tracteurs, des appels des porteurs, la jeune fille fit effort, joua des coudes et des épaules pour se frayer un passage à travers la cohue.

Dehors, elle resta saisie d'étonnement. Elle ne s'attendait pas à ce Paris nocturne, privé de lumières, noyé sous une pluie torrentielle. A peine, çà et là, de faibles lueurs bleues scintillaient dans l'obscurité.

Mlle Guiraud voulut en vain héler un taxi. Les voyageurs sortis avant elle les avaient pris d'assaut : il n'en restait plus un seul.

Quoique énergique, et ni larmoyante, ni timide, la jeune fille se sentit pourtant envie de pleurer. Désespérée, elle rentra dans la gare pour chercher le métro.

Elle descendit les marches du souterrain, prit un billet au guichet, et s'arrêta soudain devant la pancarte d'émail bleu. Elle y voyait une partie des stations supprimées, le nom barré d'un épais trait de peinture blanche.

Elle était si lasse que cette découverte acheva de la dérouter. Elle remonta les escaliers, revint dans la gare, et s'assit sur un banc.

Après avoir mangé deux des sandwiches préparés par Josette Vanier, elle se sentit mieux et retourna dehors.

Elle était debout dans la nuit, lorsqu'un vieil employé à l'air bonasse l'interpella :

— Vous attendez un taxi, la petite dame ?

— Oh ! oui, et je n'en vois pas !

— Attendez-moi là ; je vais vous en dégouter un.

Deux minutes plus tard, Hélène s'enfonçait dans la Renault rouge avec un sentiment de délivrance.

Elle était sortie de cette gare inhumaine, où elle avait touché du doigt sa faiblesse de femme seule, obligée de se tirer d'affaire dans la nuit, que la guerre rend plus noire et plus froide, privée de cette aide masculine dont tout cœur de femme éprouve le besoin.



Quatre ans d'absence n'avaient pas modifié l'aspect d'élégance de l'appartement de Françoise Fleurville.

Tel Hélène l'avait connu avant le divorce de son amie, tel elle le retrouvait aujourd'hui. Françoise avait un goût trop parfait, trop artiste, pour en rien abdiquer, même après la perte de son amour... même maintenant, aux portes de la mort !

Hélène tremblait, en traversant le beau salon orange et turquoise, pour atteindre la chambre de son amie.

Dans quel état allait-elle la retrouver ?

Nanny souleva la portière de velours qui séparait la chambre du salon : Françoise, dans ses draps fins et brodés, sous le couvre-pieds de satin cerise, n'était plus qu'une ombre diaphane. Il n'existait aucune différence entre la blancheur mate de ses draps, et celle de ses mains exsangues. Son fin visage avait pris cette transparence d'ivoire des épidermes d'où la vie se retire peu à peu.

La jeune femme souleva ses bras sans force pour les tendre à Hélène, qui s'y jeta dans un grand élan de tendresse et de remords.

Après l'avoir embrassée, Mme Fleurville désigna un siège à son amie :

— Assieds-toi près de mon lit, chérie ; que tu es bonne d'être accourue à l'appel de ma brave Nanny !

— Pouvais-je te savoir malade, et ne pas accourir vers toi, Françoise !

La jeune femme eut envie de lui dire :

— Voici quatre ans que tu ne m'écris plus ; je n'espérais guère ta venue ce soir !

Elle se contenta de sourire et d'ajouter :

— Tu vas dîner là, pour ne pas me quitter.

— Je peux tout de même enlever mon chapeau et mon manteau ?

La malade se mit à rire sans bruit :

— Bien sûr, ma petite Hélène ! mets-toi à ton aise, bien vite !

Nanny installait près du lit une table pliante, sur

laquelle elle disposait le couvert ; puis elle apporta un excellent petit dîner.

Hélène prit son repas sous l'œil affectueux de Françoise, qui l'observait avec la clairvoyance des malades très atteints, dont la perspicacité est redoublée.

Elle constatait que son amie avait totalement changé. Cette fière et belle Hélène avait plié sous quelque fardeau mystérieux. Un pli amer se dessinait sur ses lèvres rouges ; son visage séduisant portait la griffe redoutable de la souffrance.

Qu'était-il donc arrivé ?

CHAPITRE IV

Quand la voyageuse se réveilla, il faisait déjà grand jour, si l'on peut donner ce nom à la lumière pauvre, blafarde, qui traversait difficilement les rideaux.

Hélène avait dormi d'un sommeil lourd, car elle était écrasée de fatigue. Soudain, elle se rappela qu'elle était à Paris.

Elle ouvrit les yeux et vit Nanny, un plateau entre les mains, qui la regardait de ses bons yeux de maîtresse.

La servante posa sur les genoux de la jeune fille le plateau où fumait le chocolat odorant. Mlle Guiraud demanda, hésitante :

— Nanny, d'après votre dépêche, j'ai cru mon amie mourante... j'ai maintenant un peu d'espoir...

— Elle sera comme ça jusqu'à la fin, Mamzelle.

— Qu'a-t-elle exactement, Nanny ?

- C'est le cœur qui est atteint, Mamzelle.
- Est-ce donc inguérissable ?
- Hélas !
- Comment est-ce arrivé ?
- Ses travaux... le climat... les malades.
- Elle ne soignait pas elle-même les indigènes ?
- Que si !.. et presque toute sa fortune a passé dans les hôpitaux. Si vous saviez comme son nom est béni, là-bas.

— Après le grand chagrin qui la consumait, je comprends que sa santé n'ait pu fournir un tel effort !

Nanny essuya une larme qui roulait sur sa joue mordorée.

— Maintenant... elle peut mourir d'une minute à l'autre... pour un rien... la moindre émotion.

Profondément peignée, Hélène restait muette. La créole, très bas, murmura :

— Pourquoi que vous lui avez fait ça... de l'abandonner, Mamzelle Hélène ? Ma Françoise, qui vous aimait tant ! C'est pas elle qui aurait pu vous oublier !

— Je ne l'avais pas oubliée, Nanny...

La voix d'Hélène s'étrangla. La perspicace Nanny vit son trouble ; elle en eut pitié :

— Là, voilà votre chocolat qui refroidit. Mangez-le vite. Mme Fleurville s'impatiente déjà, tellement il lui tarde de vous retrouver !

Hélène, sans avoir pris le temps de terminer sa toilette, était assise sur le bord du lit, jolie à ravir, dans le pyjama de satin fleuri que lui avait prêté son élégante amie.

La mourante hésitait à questionner. Pourtant, elle souhaitait ardemment que fût éclairci ce mystère, et dissipé ce nuage, avant de se séparer d'Hélène pour toujours.

— Ma chérie, tu sais que je suis perdue, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, Hélène, prise au dépourvu, et déjà émue, fondit en larmes.

— Ma petite Hélène, fit la malade, fais comme moi : ne te chagrine pas ; il faut sourire à la mort !

— Oh ! Françoise, peux-tu parler ainsi ! cria la jeune fille, d'une voix âpre, chargée de révolte.

— Bien sûr ! la mort n'est pas méchante ; c'est une amie pour qui sait la comprendre.

— Tais-toi ! tais-toi ! supplia Hélène, avec un visage bouleversé.

— Tu m'aimes donc un peu, ma chérie ? questionna la malade.

— Comment ! si je t'aime ! oh ! Françoise ! après toi, il ne me restera plus personne ici-bas.

Il y avait dans l'accent d'Hélène, en prononçant cette affirmation, une incroyable amertume. Mme Fleurville insista :

— Si tu m'aimes, je ne comprends pas pourquoi tu m'as laissée quatre ans sans répondre à mes lettres !

Le visage d'Hélène s'empourpra ; elle baissa la tête sans rien objecter.

— Peut-être que ton cœur était occupé ailleurs ! soupira la malade ; l'amour est un tyran qui prend toute la place dans son univers !

Hélène, muette, balançait nerveusement ses jambes fines au bord du lit. Son amie prit un ton de persuasion :

— Chérie, je connais les ravages qu'apporte l'amour ; tu peux m'en parler à cœur ouvert.

Hélène murmura d'une voix sourde :

— Au moins, toi, l'amour ne t'a pas entraînée au déshonneur !

Françoise appuya longuement ses yeux cernés sur le visage empourpré de son amie. Elle commençait à comprendre qu'un drame avait empoisonné la vie

d'Hélène, et qu'à ce drame l'amour n'était pas étranger.

Elle dit avec douceur :

— Ecoute, Hélène je vais bientôt quitter ce monde ; je tiens à te laisser quelques bijoux précieux, deux ou trois meubles de prix...

Hélène lui coupa la parole avec une brusquerie qui faillit suffoquer la malade ; c'était un cri de répulsion qui avait jailli de sa gorge :

— Non ! non ! je n'en veux pas !

Stupéfaite, Mme Fleurville ouvrit des yeux agrandis :

— Pourquoi ce refus furieux ? On croirait que je te fais une offense ?

N'en pouvant plus, Hélène glissa à genoux sur le tapis ; elle enfouit sa tête sous les couvertures et la malade vit que des sanglots soulevaient les épaules de la jeune fille. Sa surprise ne connut plus de bornes. Qu'est-ce qui, dans sa proposition, pouvait blesser et bouleverser ainsi Hélène ?

Mme Fleurville attendit un instant avant de se risquer à demander :

— T'aurais-je froissée, chérie ? Je ne puis vraiment comprendre pourquoi ?

Hélène releva une figure inondée de larmes :

— Si... tu savais... Françoise ! hoqueta-t-elle entre deux sanglots.

Mme Fleurville prit le poignet de son amie, et s'efforça de l'attirer près d'elle :

— Viens plus près de moi, chérie. Là, tu seras mieux. Je ne te laisserai aucun souvenir, puisque cela semble te déplaire. Du moins, confie-moi tes ennuis ; une mourante peut tout entendre !

— Françoise ! gémit Hélène dans un souffle, pourras-tu me regarder en face, quand... tu sauras...

— Quand je saurai quoi, ma pauvre chérie ?

— Que... j'ai été... en prison ?

La mourante domina sa stupéfaction. Elle sentait

si bien qu'il ne faut pas humilier le coupable qui se repent.

— Bien sûr que je te regarderai encore, mon Hélène, et que je continuerai à t'aimer.

D'une voix brisée, Hélène expliqua :

— Tu vas comprendre, Françoise, pourquoi tout ce qui ressemble à un héritage me fait horreur : te souviens-tu de ma marraine ?

— Oui : une vieille dame de 84 à 85 ans, très riche, sans enfants ; ayant des neveux fort désagréables...

— Peu après ton départ, elle était tombée paralysée.

— Tu allais la voir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, car elle m'aimait beaucoup. Elle était devenue un peu faible d'esprit. Moi aussi, je l'aimais bien. Et...

— Et quoi ?

— Je... l'ai amenée à... réviser son testament en ma faveur...

Le rouge de la honte dévorait le fier visage ; Françoise retenait son souffle pour arriver à contenir sa stupéfaction.

Jamais Hélène ne lui avait paru ni cupide, ni intrigante, ni avare, ni attachée à l'argent. Sans être riche, la jeune fille, orpheline, possédait largement de quoi vivre.

Mme Fleurville prit sa voix la plus indulgente :

— Ma pauvre petite enfant, quel mobile a donc pu te pousser à une action si contraire à tout ce que je connais de toi ?

— Ah ! cria Hélène, tu le comprends donc, toi, que je n'ai pu agir sans un impérieux motif !

— Je suis sûre, Hélène, que, seule, tu n'aurais jamais commis cette vilénie !

— Oh ! Françoise, j'aimais un homme beau, ardent, qui semblait me chérir... nous étions fiancés.

Que faisait-il ?

- Il travaillait chez un agent de change.
- Peut-être jouait-il à la Bourse ?
- Oui, il jouait... Et... il était malhonnête ! Mais je ne m'en doutais pas !
- Alors, ma chérie ?
- Un jour, il voulut rompre nos fiançailles ; je fus folle de douleur ; lui, spéculait sur mon désespoir. Il me parla d'une dette d'honneur ; il lui fallait trente mille francs !
- Les avait-il perdus au jeu ?
- Bien pire ! il les avait dérobés dans la caisse de son patron, pour pouvoir continuer à jouer ; mais cela, je ne l'ai su que beaucoup plus tard.
- Oh ! le misérable !
- Je croyais tout ce qu'il me disait, avec une aveugle confiance. Quand je le vis à mes pieds, désespéré, voulant rompre, prétendait-il, pour ne pas m'entraîner dans la misère...
- Quel être odieux ! interrompit Mme Fleurville.
- Il savait que j'avais cette vieille marraine... sans me parler directement de son héritage, habilement il agit par suggestions...
- Que répondis-tu ?
- Quand il vit que je ne répondais pas — la pensée de la moindre insinuation envers ma marraine me faisait horreur — il me joua la grande scène du suicide ! Il me fit de déchirants adieux... Il allait se tuer disait-il, pour échapper au déshonneur !
- Et tu as promis tout ce qu'il a voulu ?
- Il était trop rusé pour rien exiger... je me jetai à ses pieds pour l'empêcher de mourir, alors qu'il n'en avait sûrement nulle envie ! Je lui jurai alors qu'il aurait cet argent !
- Comme il dut triompher !
- Il feignit de se laisser fléchir, mais refusa de savoir d'où viendrait cette somme... il avait toute confiance, prétendait-il, dans les inspirations de mon cœur.

— Mais... le legs ne pouvait te procurer cette somme immédiatement ?

— Je vendis des titres à moi, me dépouillant par amour pour lui ; ma marraine m'inscrivit sur son testament, me laissant un immeuble qui valait environ soixante mille francs.

— Et je suis sûre que tu n'as jamais revu l'argent que tu as si imprudemment donné à ce vilain personnage ?

— Naturellement.

— Comment tout cela t'a-t-il menée à...

— Ma marraine avait une gouvernante ; une espèce de cerbère, très jalouse de moi. Cette femme, qui écoutait aux portes, m'a perdue. Quand eut lieu le procès en captation d'héritage, elle témoigna contre moi de façon accablante.

— Ah ! mon Dieu !...

La voix d'Hélène s'étrangla :

— J'ai été condamnée à six mois de prison ! avec une amende qui a fini d'engloutir le peu de fortune qui me restait. Je me trouvais dans une misère complète !

De ses mains compatissantes, la malade caressait la tête dorée d'Hélène. Dans ce geste maternel, elle faisait passer toute sa pitié, son indulgence prête à tout pardonner.

— Et lui... ton fiancé ?

— A partir du jour où je fus inquiétée, poursuivie, mise en accusation par les héritiers, il a disparu... Je n'ai pas su ce qu'il est devenu !

— Il a dû chercher ailleurs d'autres dupes, et d'autres victimes, conclut Mme Fleurville. Mais... pour quoi m'avoir caché tout cela, mon Hélène ?

La jeune fille leva son visage rouge, où se peignait une honte pathétique :

— Je n'ai pas eu le courage de t'avouer ma faute... et ces six mois de prison... Je vois bien que j'ai obéi à un mauvais orgueil ; ta grandeur d'âme me le démontre aujourd'hui !

— Il n'y a rien de pire que de se murer dans ces silences mortels ! assura la malade.

— Françoise, tu es aussi intelligente que bonne ; les autres sont si fermés, si durs !

— Ma pauvre chérie, c'est visible que tu as été plus victime que coupable. Si les héritiers — qui sont riches, je crois — avaient eu la plus élémentaire générosité, ils se seraient abstenus de te poursuivre, t'épargnant ainsi l'affront odieux de la prison, et cette amende qui a achevé de te ruiner !

— Ils ont brisé à jamais mon avenir ! fit la jeune fille dans un cri navrant.

— Il ne faut pas croire cela, mon enfant chérie ; rien n'est jamais perdu. Il n'y a de vie manquée que pour les lâches, les révoltés, les butés, que le malheur a aigris.

— Oh ! Françoise, si tu savais, après des mois de misère, de faim... le mal que j'ai eu pour obtenir ce poste d'infirmière !

— Tu avais tes diplômes de la Croix-Rouge.

— Et surtout la protection d'une des présidentes, femme d'une charité admirable.

— Tu vois bien qu'une faible lueur a commencé de se lever pour toi, dans cette obscurité où tu te débatais.

Hélène soupira, l'air découragé :

— Le déshonneur reste attaché à mon nom, ma chère Françoise ; il est collé à moi comme avec de la glu, ce qui empoisonne tous mes efforts !

La malade attacha sur son amie le feu mystique de ses yeux pénétrants :

— Je te laisse aujourd'hui un suprême message, ma petite Hélène...

— Lequel, Françoise chérie ?

— C'est le conseil de ne jamais te décourager, ma chère petite. Si noir que soit le destin, je te supplie de ne jamais douter des forces invisibles qui veill-

lent sur nous. Prodigue ton dévouement avec le sourire. Regarde avec foi l'avenir... crois-moi :

« De même que la tristesse appelle la tristesse, souviens-toi que la joie appelle la joie. On se porte bonheur ou malheur à soi-même. Aie confiance. L'espérance est le plus beau don du Ciel à la créature humaine.

CHAPITRE V

Hélène Guiraud, en sortant de la salle-à-manger, après le dîner, hésita un instant au pied de l'escalier.

Allait-elle monter dans sa petite chambre solitaire, où elle sentirait le poids de son triste isolement ?

Son voyage à Paris avait ravivé tant de déchirants souvenirs qu'elle s'efforçait d'ensevelir, depuis des mois, sous une couche d'oubli !

Elle se dirigea vers la bibliothèque, que le propriétaire de la villa Vanderghen avait laissée à la disposition de la Croix-Rouge.

Dans la belle pièce aux vastes proportions, elle se garda bien d'allumer le lustre ; elle préférait le sobre éclairage qui régnait déjà.

Dans un angle, sur une table ronde, une lampe épandait en cercle une lueur douce sur des livres amoncelés. Le reste de la salle était plongé dans la pénombre.

Sans regarder autour d'elle, Hélène alla droit vers ce coin faiblement éclairé, et se laissa tomber dans le fauteuil qui s'offrait à sa lassitude.

Elle appuya sa tête au dossier, et soupira tout haut, longuement, tristement.

Elle avait un peu de migraine ; le front et les tempes lui faisaient mal ; sa chevelure pesait d'un poids trop lourd sur sa nuque mince ; jamais elle n'avait consenti à couper cette somptueuse torsade dorée qui s'enroulait autour de sa tête fine comme un diadème.

Elle enleva son voile blanc et le jeta sur une chaise à côté d'elle. Puis, elle retira les épingles qui retenaient ses cheveux ; les tresses se dénouèrent, et la masse soyeuse roula sur ses épaules jusqu'aux hanches ; la vague fauve recouvrit l'uniforme blanc de la jeune infirmière.

Elle prit un livre, au hasard, et tenta de lire. Après avoir parcouru un chapitre, elle constata qu'elle lisait machinalement, sans comprendre.

Son esprit vagabond errait au hasard, sans se fixer.

Elle laissa glisser le livre qu'elle ne lisait plus, et qui tomba sur le parquet. Alors, elle crut entendre un faible bruit, comme serait le froissement des vêtements d'une personne remuant dans un fauteuil.

D'instinct, elle regarda autour d'elle, et poussa un cri de surprise et de frayeur. Elle distingua vaguement dans la pénombre une forme masculine, avec des yeux brillants.

Cette silhouette, jusque là inaperçue, se leva et vint jusqu'à elle, et elle entendit une voix disant avec gravité :

— Vous aurais-je fait peur, Mademoiselle Guiraud ? Interdite, et secrètement irritée, la jeune fille dit sèchement :

— Comment, vous étiez ici quand j'y suis entrée ?

— Mais oui, Mademoiselle !

En prononçant ces mots, le capitaine Josic le Moal eut un sourire de malice.

— Je ne m'en doutais pas ! affirma Hélène, encore plus froidement.

Cette présence, ignorée d'elle, lui faisait l'effet d'une indiscretion, d'une intrusion ; elle se sentait vexée, et même furieuse.

Brusquement, elle se rendit compte que le flot de ses cheveux blonds couvrait ses épaules. Alors, elle les saisit à poignée, essayant de les rouler en torsade. Le capitaine Le Moal se mit à rire, et s'assit sans façon sur un fauteuil, en face d'elle :

— Inutile de vous donner tant de mal, Mademoiselle Guiraud ; restez donc ainsi, sous ce manteau doré qui vous fait ressembler aux fées de nos légendes bretonnes.

Et comme la jeune fille, énervée, rejetait en arrière le flot de ses cheveux magnifiques :

— Jolie fée, poursuivit-il, pardonnez-moi ! je n'ai nullement voulu vous surprendre, encore moins être indiscret !

— Pourtant... vous y avez bien réussi !

Sans se démonter, le capitaine assura :

— J'ai cru, quand vous êtes entrée, que vous m'aviez vu dans mon coin, mais que vous teniez ma présence pour négligeable !

— Pourquoi n'étiez-vous pas resté auprès de la table éclairée ? releva Hélène, avec un accent où subsistait de l'humeur.

— J'avais lu près de cette lampe rose ; ensuite, je m'étais retiré là-bas pour réfléchir sur cette lecture, qui se rapportait à mes travaux de droit.

— Et vous aviez besoin de l'obscurité pour voir clair dans vos pensées ! persifla Hélène, acerbe.

Le capitaine se renfonça dans son fauteuil ; il n'était pas homme à se laisser accuser d'indiscretion sans se défendre :

— Quand vous avez défait vos beaux cheveux, j'ai compris que vous vous croyiez seule, et que j'allais

faire figure d'intrus, d'homme mal élevé... ma position devenait délicate...

— En effet ! appuya Hélène.

— J'ai craint de vous être désagréable en vous révélant ma présence. J'ai décidé de ne pas bouger, et de ne m'en aller qu'après vous.

— Et si j'étais restée ici jusqu'à minuit ? jusqu'à deux heures du matin ?

— Je serais resté là moi aussi... et je n'aurais pas eu envie de dormir.

— Je me demande ce qui aurait pu vous préserver du sommeil ? fit Hélène, moqueuse.

— Simplement le fait d'avoir les yeux trop délicieusement occupés !

— Occupés à quoi ? s'exclama la jeune fille avec sincérité, car elle était, en ce moment, à cent lieues de toute idée de coquetterie.

— A contempler une ravissante jeune fille, à découvrir les cheveux d'or que cache son voile d'infirmière, à admirer le reflet de la lampe sur son teint de fleur !

Hélène regarda son interlocuteur, bouche ouverte, avec ahurissement. Elle prit pour un fade compliment les mots sincères de Josic Le Moal, et les rejeta d'un geste d'indifférence :

— Si c'est votre bouquin de droit qui vous rend poète, le résultat est au moins inattendu ! fit-elle, d'un ton acide.

Ce fut au tour de l'avocat de paraître surpris. Était-ce une défense de sa pudeur qui dictait à la jeune fille une réponse aussi dure ? Voulait-elle lui indiquer qu'elle trouvait déplacé le tête-à-tête de ce soir ?

La mauvaise humeur de Mlle Guiraud était trop visible pour qu'il insistât.

Le capitaine Le Moal se leva vivement, et il chercha des yeux ses béquilles. Quand venait le soir, il

était encore obligé, par précaution, de les reprendre.

Hélène vit son regard en quête. Elle découvrit les deux objets et les remit à Le Moal.

Elle se repentait déjà de sa nervosité envers le blessé, dont elle admirait le cran, et dont elle connaissait la magnifique citation à l'ordre du jour de l'Armée.

— Ne m'en voulez pas, capitaine ; j'ai un mauvais caractère ! fit-elle, avec une douceur subite.

Il plongea dans les beaux yeux de velours gris son regard profond, scrutateur :

— Comment vous en vouloir, puisque j'ai eu la joie de passer une heure seul avec vous !

— Bonne nuit, capitaine ! répondit brièvement la jeune infirmière.

Tandis qu'il s'éloignait, elle éteignit la lampe rose, et sortit de la bibliothèque.

En montant se coucher, elle se sentit lasse, découragée, prête à pleurer.

Maintenant que Josic Le Moal s'était éloigné, et qu'elle l'avait sèchement accueilli, elle se mettait à regretter sa présence, réconfortante et chaude.

Pourquoi fallait-il que sa vie fût détruite, son nom marqué d'une tache infamante, et qu'elle fût obligée de repousser ce qui eût comblé le vide affreux de son cœur ?

CHAPITRE VI

Le vent rabattait la pluie en diagonale sur les campagnes vertes et fraîches du Sussex. Fine pluie qui, d'un paysage familier, fait une estampe aux contours indécis et noyés.

Un après-midi de début de Novembre commençait. Les gouttes ruisselaient des érables à demi-dépouillés. Sur les pelouses, l'herbe transpercée luisait comme un tapis d'émeraudes brillantes. Elles encadraient une maison de campagne spacieuse, de style hanovrien, entourée d'une véranda.

Une jeune fille parut au tournant d'une allée. Elle ne se souciait pas de l'averse, qui laissait des perles sur l'or pâle de ses cheveux courts et bouclés. Le passage du vent versa des gouttelettes sur son visage rose, d'une carnation délicate et veloutée.

Une main entr'ouvrit les rideaux brodés d'une fenêtre ; la jeune fille sourit, hâta le pas, et courut vers la maison.

Dans le salon, une lumière nacrée pénétrait, an-

nonçant qu'un timide soleil d'arrière-saison allait, pour une heure, chasser la pluie.

Une jeune femme, dans un fauteuil, avait un ouvrage posé sur ses genoux. Ses cheveux de lin, son sourire frais, un peu naïf, ses yeux d'aquarelle, l'apparentaient aux frères gravures de Keepsake.

— Eh bien, Evelyne, où étais-tu donc ? s'informa-t-elle.

Les lèvres rouges d'Evelyne découvrirent ses dents parfaites :

— Je viens du jardin.

— Sous la pluie, petite originale ?

— Je suis bien dehors pour réfléchir, Olivia.

— Peut-on savoir l'objet de ces réflexions ?

Evelyne s'assit sur le tapis, aux pieds d'Olivia, et prit un air grave ; sa bouche fine se serra, ses yeux gris d'aube s'emplirent d'une expression volontaire :

— Je vais m'en aller de chez toi, darling.

— Où donc iras-tu, chère Evelyne ?

— Oh ! pas chez mon père, en Savoie, sûrement !

— La vie près de ta belle-mère y serait trop intolérable, ma pauvre petite !

Evelyne se leva, et vint se percher sur l'accoudoir du fauteuil ; elle entoura de son bras le cou d'Olivia d'un geste de fraternelle tendresse :

— Oh ! chère, chère Olivia, depuis que Père s'est remarié, et s'est débarrassé de ma présence en me mettant en pension en Angleterre, toi seule as remplacé pour moi la famille absente !

— Pauvre chérie, jusqu'à tes vingt ans il t'a oubliée dans notre bon pensionnat de Westgate !

— Lorsqu'il s'est décidé à me rappeler chez lui, quelle odieuse vie j'ai dû subir pendant deux ans !

— Ta belle-mère est la plus détestable femme qui soit au monde ! affirma Mme Woodall avec force.

— Oh ! Olivia, en m'invitant chez toi, tu m'as sauvée... J'aurais commis quelque folie !

— C'était tout naturel que je t'appelle ici, darling,

je venais de me marier, et mon mari, qui est charmant, trouve bien tout ce que je décide !

— Quelle chance merveilleuse que je t'aie connue à Westgate, bonne Olivia !

— Alors, pourquoi veux-tu me quitter ?

— Ton mari, en rejoignant la Royal Navy dès la déclaration de guerre, t'a priée d'héberger chez toi tes beaux-parents.

— Eh bien, la maison est grande...

— Les parents de Will trouveront ma présence indiscrète, ici, à ta charge !

— Cela ne les regarde pas, darling.

— Moi, cela me regarde ! Je veux partir. Je travaillerai pour vivre.

— A quoi ? tu n'as aucun diplôme.

— C'est vrai. Je fus une médiocre élève. Je n'ai réussi que dans les sports.

— En temps de guerre, tu n'as guère de chance de devenir professeur de tennis ou de natation ! assure Mme Woodall en riant.

— Ne te moque pas de moi, Olivia ! cria Evelyne l'air dépité.

— Encore une fois, que feras-tu ?

— Ah ! geignit Evelyne, si seulement j'avais une grand-mère, une marraine, une vieille parente, qui voulût de moi pour lui tenir compagnie !

Mme Woodall fit un brusque mouvement, et se frappa le front d'un geste de découverte :

— Oh ! j'y songe ! une idée merveilleuse ! comment n'y ai-je pas songé plus tôt ?

— A quoi donc ?

— Ma grand-tante française, Mine Cléry, qui habite seule un charmant petit manoir, la Forest-Merle, en Poitou !

— Tu rêves, bonne Olivia ! De quel droit pourrais-tu m'imposer à cette excellente dame ?

— Ma tante, veuve très jeune, et sa sœur ont tou

jours vécu ensemble, sans jamais se quitter ; elles s'aimaient beaucoup.

— Pourquoi en parles-tu au passé ?

— Parce que l'année est morte, il y a un an ; tante Gaby, inconsolable, dépérit de chagrin dans son isolement.

— Quel âge a-t-elle ?

— Environ soixante-dix-neuf ans. Mais un caractère jeune, gai, aimable...

— Je ne puis, pour elle, remplacer sa sœur, voyons, Olivia !

— Evidemment, mon chou ; sa sœur avait 83 ans ! mais tante Gaby, m'écrivant l'autre jour, déplorait que je fusse mariée !

— Quelle idée saugrenue !

— Si, je la comprends, Evelyne.

— En quel sens ?

— Ma tante me dit que, si j'étais encore jeune fille, elle m'adopterait, ne me demandant rien d'autre que la joie de ma présence.

— Mais je ne suis pas toi, douce Olivia !

— Mais tu es toi, darling, et ce n'est pas si mal ! tu es caressante, vive, gaie, intelligente...

— Ne me flatte pas, je t'en prie, Olivia !

— Je n'exprime que la stricte vérité. Et je sais que si je propose à tante Gaby ta présence, elle t'accueillera avec bonheur !

— Pauvre et bonne Olivia, ton affection s'illusionne, je le crains !

— Je parle à bon escient, Evelyne chérie ; je sais que tu es capable de rendre ma tante très heureuse. Aussi je vais lui écrire sans attendre davantage !

Evelyne joignit les mains, radieuse :

— Oh ! Olivia, que de reconnaissance ! je n'aurai connu de bonheur que grâce à toi !

— C'est une joie pour moi, ma petite amie ! assure affectueusement la jeune femme.

Elle alla s'asseoir à son bureau, et Evelyne sortit

sur la pointe des pieds, car elle savait que son amie ne pouvait écrire que dans le plus absolu silence. Mme Woodall avait horreur de tenir la plume et, pour la décider à écrire une lettre, il fallait un véritable événement.

CHAPITRE VI

Un frêle rayon de soleil, venu on ne savait d'où, filtrait à travers une buée diaphane. Le paysage poltevin émergeait avec peine de ce voile qui hésitait à se soulever.

De sa croisée, Mme Cléry découvrait, comme un lé de velours brillant, le côté de la plaine qui bordait la forêt. Le ciel un peu bas pressait son azur hivernal sur cette palette de verdure, que les frimas assombriraient bientôt.

Avant de quitter la fenêtre, la vieille dame se pencha, et tendit l'oreille vers la route. Des semelles cloutées résonnaient sur la chaussée sonore ; elle reconnut le pas cadencé du facteur.

Alors elle revint vers la cheminée et s'assit au coin du feu de bois, artistement édifié par l'habileté de la fidèle chambrière, aussi âgée que sa maîtresse.

Dans l'espoir d'une lettre à lire, Mme Cléry allongea la main vers son étui à lunettes. Ses mains étaient petites, dodues, encore jolies et soignées. La

bonne dame grassouillette, au double menton, avait peu de rides sur ses joues rebondies ; la peau demeurait fine et douce. Il y avait quelque chose de confortable, d'apaisant, dans toute la personne de Mme Cléry.

Après avoir frappé à la porte, Estelle entra, chargée du petit déjeuner. Sur le couvert de fine porcelaine, elle avait placé le courrier : des journaux, et une lettre.

Tout en arrangeant le feu, Estelle épiait de l'œil sa patronne. Elle la vit décacheter la lettre et la lire tout en mangeant sa biscotte enduite d'une couche de miel.

— Estelle, annonça Mme Cléry, devine ce que ma propose ma petite-nièce Olivia Woodall ?

— De se réfugier chez vous, parce qu'elle a peur des bombardements.

— Que tu es sotte, Estelle !

— Elle vous dit qu'elle va avoir un bébé, et vous prie d'en être la marraine ?

— Tu n'y es pas... Elle m'offre quelqu'un pour combler ma solitude... voilà !

Le nez d'Estelle frémit, et son menton s'allongea en galoche :

— Qu'est-ce qu'on ferait d'une étrangère chez nous doux Jésus ! grommela-t-elle.

— Cette étrangère est la meilleure amie de ma nièce.

— Pourquoi que Mme Woodall la garderait pas chez elle ?

— Ce n'est pas la place d'une jeune fille de s'installer chez un jeune ménage.

— Ça, c'est mon avis... mais, savez vous si cette demoiselle n'est pas mal élevée, indiscreète, exigeante que sais-je ?

— Tu raisonnes comme un tambour, ma brave fille ! s'il en était ainsi, elle ne serait pas l'intime amie de la délicate Olivia !

Estelle était la sœur de lait de Mme Cléry, qui

tutoyait depuis l'enfance ; au fond, elle aimait sa maîtresse avec un plein désintéressement, sans cette jalousie si fréquente chez les vieux serviteurs.

— Ma foi, fit-elle, je crois que vous voilà quasi décidée à la recevoir à la Forest-Merle ?

— Je le crois, ma bonne Estelle... et je parie que tu vas en raffoler, comme si tu l'avais élevée !

A cette supposition, le visage ridé d'Estelle s'éclaira.

— Tu arrangeras pour elle la chambre bleue, continua Mme Cléry ; la vue sur la forêt est si jolie de ce côté-là.

— Faudra faire ramoner la cheminée, et mettre des bourrelets aux fenêtres ! ordonna la servante.

— Tu penses à tout, ma bonne fille.

Flattée, Estelle sourit. Elle prit le plateau d'un geste conquérant, et se hâta de sortir. Il lui tardait d'aller annoncer cette extraordinaire nouvelle à la cuisinière, et à Thomas, le jardinier-valet-de-chambre, qui étaient depuis presque aussi longtemps qu'elle dans la maison.

*
* *

Le paquebot avait levé l'ancre, et commençait à s'éloigner des côtes anglaises, dans la brume froide du petit matin.

Accoudée au bastingage, Evelyne Varennes rêvait, le menton appuyé au creux de sa main.

Degrés par degrés, les falaises britanniques s'estompaient sous le voile de grisaille ; bientôt, elles ne fu-

rent plus qu'une ligne indécise, floue, qui se confondait avec la masse cotonneuse des nuages.

La mer était dure. Les vagues creuses secouaient le paquebot ; les embruns fouaillaient de leur écume les passagers allant et venant sur le pont.

Un soleil sans force perça d'un rayon pâle le rideau lourd des nuages. Il essaya de poser sur les flots verdâtres une caresse indécise, que le grondeur océanique refusa de toutes ses lames coléreuses.

Evelyne fouilla dans la poche de son manteau et prit une cigarette anglaise, douce et parfumée.

Au moment de l'allumer, elle songea qu'elle ne possédait pas de briquet. Un peu déçue, elle tournait et retournait entre ses doigts la fine cigarette au bout doré, lorsqu'un passager s'aperçut de son embarras, et s'approcha d'elle.

Il battit un briquet d'argent, et, protégeant de sa main la petite flamme vacillante, il en présenta la faible lueur à la jeune fille.

L'inconnu alluma ensuite sa pipe, s'accouda au bastingage, et entama d'un ton courtois, avec une grande aisance, une conversation à bâtons rompus avec la jeune fille.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, très grand, mince, aux épaules de sportif. Le vent de mer ayant écarté son imperméable, Evelyne entrevit l'uniforme de commandant d'artillerie. Elle se souvint qu'une mission militaire française revenait en ce moment de Londres, mais n'osa pas questionner à ce sujet l'officier.

Avec un abandon plein de grâce, Evelyne parla de l'Angleterre, du Sussex, et de la France, qu'elle avait quittée depuis plusieurs années.

La voix musicale de la jeune fille parvenait aux oreilles du commandant à travers les hurlements du vent. Il songea que cette voix faisait songer aux sirènes antiques, dont l'appel bruissait vers les navigateurs dans le tumulte des flots et de la tempête.

Il quitta Evelyne à regret, appelé par un signe amical du commandant du bord.



Le paquebot fendait de sa puissante étrave les vagues haletantes, lorsque l'effroyable catastrophe se produisit.

Sans que rien le fit prévoir aux paisibles passagers, une foudroyante explosion secoua le navire jusque dans ses œuvres vives. La sinistre vibration ébranla le « Lyautey » à travers sa puissante membrure ; de toutes parts les parois craquaient et se fendaient... sur le pont gisaient les éclats des cheminées écroulées, et des agrès en morceaux.

Le paquebot avait heurté une mine, et l'eau bouillonnante se précipitait, envahissant les soutes défoncées.

Les matelots mettaient avec le plus remarquable sang-froid les canots de sauvetage à la mer ; la radio lançait à travers l'océan son S. O. S. désespéré ; les passagers descendaient dans les fragiles embarcations, que le remous secouait et culbutait.

Avec une terrifiante rapidité le beau navire sombrait.

La violence de l'explosion avait fait rouler Evelyne sur le pont. Etourdie, elle se releva en glissant sur le plancher inondé ; le paquebot s'enfonçait dans un monstrueux tourbillon de vagues, avec un fracas de tonnerre.

Evelyne arracha son manteau, qui eût gêné ses mouvements, et elle se jeta à la mer, avec un cri d'appel suprême vers Dieu et vers la Vierge.



La jeune fille lutta contre les lames furieuses pendant des moments qui lui parurent durer une éternité.

Tantôt elle nageait, tantôt elle se laissait porter par la furie des vagues. Championne émérite, elle pouvait se maintenir très longtemps, avec un minimum de fatigue.

Lorsque la mer démontée la soulevait, elle apercevait des canots remplis de malheureux passagers, qui s'en allaient à la dérive.

D'énormes débris de bois, de métal, flottaient l'entour ; parmi ces épaves une caisse vide se balança. La jeune fille tenta aussitôt de l'atteindre, mais la difficulté était quasi insurmontable.

Chaque fois qu'Evelyne en approchait, un nouveau remous emportait la caisse plus loin.

Serrant les dents, retenant sa respiration, elle concentra ce qui lui restait de lucidité et de forces vers ce but ultime : saisir un rebord de l'objet sauveur !

Les yeux brûlés par l'eau salée, le corps transi, respiration haletante, Evelyne sentit qu'elle allait

couler ; elle arrivait au terme de sa résistance... Il fallait mourir... être happée par le gouffre noir...

La jeune fille, dans un dernier effort, tendit ses nerfs épuisés ; elle nagea encore du côté où flottait la caisse ; un coup lui heurta l'épaule : l'épave venait de la frôler ! elle en saisit les bords à pleines mains.

Se laissant porter par le bois flottant, Evelyne comprit l'ironie affreuse de son sort : comment était-elle assez folle pour s'imaginer être sauvée !

Bientôt, ses doigts gourds ne pourraient plus s'agripper à la caisse, ses bras gelés ne pourraient plus rester tendus dans cette position harassante, le poids de son corps épuisé l'entraînerait au fond de la mer.

Dans les oreilles bourdonnantes de la malheureuse, un bruit inaccoutumé vint se mêler au fracas des éléments ; cela ressemblait au mugissement d'une sirène d'alarme...

Un espoir insensé la contraignit à ouvrir ses paupières meurtries ; elle avait la vue étonnamment perçante...

Non ! elle ne se trompait pas ! un navire se dirigeait vers le lieu du sinistre... allait-il voir Evelyne, toute petite forme humaine, flottant accrochée à une épave ?

Le bateau, forçant ses feux, arrivait à toute allure. Evelyne perdait de plus en plus ses dernières forces, et s'accrochait féroce à l'épave qui restait son salut.

Du cargo, deux barques de sauvetage venaient d'être mises à la mer.

Tout à coup, un choc à la tête causa à Evelyne une étourdissante douleur ; il lui sembla que son crâne se fendait. Une épave venait de la frapper, et le sang coulait.

Elle ne vit plus clair à travers ses cils englués de sang ; une rafale d'eau mordit la plaie de son âcreté, la douleur devint lancinante...

La mer, les épaves, les canots sauveurs, le caré étranger, dansèrent devant les yeux vacillants d'Evelyne... un subit amolissement détendit ses nerfs crispés, et elle perdit connaissance.

CHAPITRE VIII

Josette Vanier se pencha dans l'embrasure de la fenêtre, et cria :

— Oh ! Mademoiselle Hélène, voici les ambulances qui nous amènent les rescapés du « Lyautey » ! les pauvres gens !

Quittant aussitôt la pièce du premier étage, les deux infirmières descendirent, et s'empressèrent d'aider à transporter les malheureux dans la grande salle de chirurgie, pour un premier examen.

Le spectacle était lamentable, quoique quelques soins très sommaires eussent été donnés aux plus atteints, avant leur transfert à la villa Vanberghen.

Des pansements provisoires, raidis par le sang coagulé, couvraient les blessures de ceux qu'avaient frappés les éclats dus à l'explosion.

Les vêtements trempés avaient séché, fripés et col-

lés, sur les corps contusionnés. Les naufragés ne ressemblaient plus à des êtres normaux : des loques de tissus recouvraient des loques humaines !

Adroites, affairées, les infirmières déshabillaient, lavaient, nettoyaient. Sous leurs doigts experts, les rescapés gémissants ou atones redevenaient peu à peu des créatures vivantes.

Le major Lannoy et le chirurgien Robillard les examinaient avec un soin perspicace sous lequel on pouvait discerner leur profonde compassion.

L'examen terminé, ils donnèrent leurs ordres pour répartir les rescapés dans les différentes chambres vides, suivant le caractère de leurs blessures, et la gravité plus ou moins grande de leur état.

Au premier étage, une petite chambre gaie, claire, exposée au midi, était libre.

Le chirurgien décida de faire porter dans cette pièce une rescapée dont l'état paraissait particulièrement grave ; elle présentait à la tête une profonde blessure.

Aidé de Lannoy, il l'avait à grand'peine tirée d'un dangereux évanouissement. On lui avait fait avaler un cordial ; presque aussitôt elle était retombée dans une syncope qui ressemblait au coma.

Elle fut couchée dans le lit blanc de la chambre où brillait un soleil aux rayons discrètement compatissants.

— La sauverez-vous, docteur ? demanda Mlle Guiraud.

— Je l'espère ; je ne puis cependant répondre de rien.

— La blessure paraît saine... et la noyée a un corps très bien constitué... hasarda Mme Stevens.

— Ce qui m'inquiète, fit le chirurgien, c'est, après le choc émotionnel de la catastrophe, cette blessure au crâne, et le séjour prolongé dans l'eau glacée.

— Il lui faudra, avec les meilleurs soins, une atmosphère pacifiante, remarqua le major Lannoy.

— Donc, continua Robillard, j'en charge Mlle Guiraud, que Mlle Vanier secondera.

— C'est bien, docteur ; approuva Mme Stevens.

Après un tel traumatisme, acheva le chirurgien, le cerveau doit être très ébranlé. Je sais que ces deux infirmières sont calmes et réfléchies.

Il se tourna tout d'une pièce vers les deux jeunes filles :

— Il dépendra beaucoup de votre tact, de vos soins, de votre doigté, que cette pauvre enfant devienne folle, ou bien qu'elle guérisse, et qu'elle recouvre sa raison intacte. Au revoir, et bon courage, Mesdemoiselles.

*
* *

La pauvre figure d'Evelyne Varennes disparaissait sous les couches de corps gras, et les gazes stérilisées dont il fallait la protéger.

Le séjour prolongé dans l'eau de mer, les soufflets des vagues, l'avaient brûlée, corrodée, sillonnée d'écorchures.

La rescapée restait dans un état de stupeur voisin de l'anéantissement. A grand'peine parvenait-on à lui faire avaler du lait ou du bouillon ; elle retombait sur l'oreiller, toujours muette, et comme stupide.

Le chirurgien, ou le major, venaient deux fois par jour examiner la blessure, et guetter le retour de l'intelligence dans cette pauvre tête, si terriblement ébranlée.

Dans les vêtements raidis et déchirés par l'eau de mer, Mlle Guiraud avait trouvé un carnet de cuir fin rongé à l'extérieur par l'eau salée. Le caoutchouc qui le fermait hermétiquement l'avait préservé à l'intérieur des morsures du sel.

Une écriture fine et serrée le remplissait, c'était un journal quotidien d'une vie de jeune fille. Hélène, sans le lire, le remit à l'infirmière-major. Celle-ci chercha si elle y découvrirait une indication relative à l'identité de la rescapée.

Elle n'y trouva aucun renseignement décisif. A la page de garde était inscrit un prénom : « Evelyne ». Au cours du journal passaient des noms souvent répétés : Père ; ma belle-mère ; Olivia, et Will ; rien qui pût réellement la faire connaître.

Le carnet était écrit tantôt en anglais et tantôt en français ; Mme Stevens ne prit pas le temps de le déchiffrer en détail ; elle pria Hélène de ranger ce calepin dans la chambre de l'inconnue. L'essentiel était de s'occuper de la sauver.

*
* *

— Aujourd'hui, dit le major Lannoy, vous ferez le pansement sans moi, Mademoiselle Guiraud ; la plaie se cicatrise de façon tout à fait satisfaisante.

— En effet, docteur.

— Quant à la figure, laissez-la sécher ; plus de corps gras ; elle a fait peau neuve.

— Bien, docteur.

— La fièvre a disparu ; nous sommes sortis de la période critique.

Josette Vanier, qui entraînait, s'écria :

— Hier, elle a prononcé quelques mots ; elle s'est informée où elle était ; elle a une voix très sympathique.

— Voilà qui est bon ! fit le major en se frottant les mains ; je suis pressé, au revoir, Mesdemoiselles.

*
* *

Lorsque le visage de la blessée fut libéré de l'enduit gras qui le recouvrait, Josette eut un mouvement de vive surprise.

La malade, qui avait fermé les yeux pendant cette opération, venait de les rouvrir. Elle fixait sur Josette de beaux yeux gris veloutés, de cette même nuance transparente et rare, que tout le monde admirait chez Hélène Guiraud.

Lorsque les bandages furent enlevés de la tête joliment modelée, Hélène considéra la plaie guérie, dont la suture était nette, saine, et parfaite.

Délivrée du souci des pansements, qui l'empêchait de rien voir d'autre, l'infirmière fut étonnée à son tour.

Les cheveux, hier nettoyés par Josette, d'un blond de maïs mûr, avaient la teinte magnifique de sa propre chevelure.

Là ne se bornait pas une surprenante ressemblance : examinant ce visage redevenu normal, Hélène y découvrait sa frappante image.

Dans sa stupéfaction elle demeurait immobile, peigne et brosse en mains. La malade fixa sur son infirmière ce regard d'une douceur de mer grise, sur laquelle passent tour à tour des reflets verts et des éclairs bleus.

Sans rien dire, Mlle Guiraud se mit à brosser la tête encore sensible, puis à peigner longuement cette belle chevelure pareille à la sienne.

Quant elle eut terminé, Mlle Varennes lui dit en souriant :

— Je vous remercie de vos bons soins, Mademoiselle.

Josette Vanier se retourna, joyeuse :

— Que c'est donc agréable d'entendre enfin parler notre petite rescapée !

Le sourire de la jeune fille s'accentua sur les lèvres encore pâles. Josette, la regardant, laissait voir sur son visage naïf une surprise ravie : cette bouche aux coins délicats, sur l'éclat des belles dents, ce nez au charmant dessin, ce petit menton à fossette, ces yeux de lumière ombrée, c'était tellement l'image d'Hélène Guiraud.

Cette dernière lut sur le visage franc de Josette son intime pensée. Elle s'arrêta devant la glace, et s'y examina curieusement.

Derrière elle, se reflétant aussi dans le haut miroir, elle apercevait, comme une réplique vivante, le visage de l'inconnue en arrière du sien. La confrontation ne laissait aucun doute : jamais deux jumelles ne s'étaient mieux ressemblé !

Josette vit Hélène dans cette observation étonnée, et s'en amusa affectueusement. Seule la malade ne

s'apercevait de rien. Elle se reposait sur ses oreillers dans une paisible détente. Josette l'interpella :

— Vous devriez nous dire votre nom, pour savoir comment vous appeler :

La jeune fille sourit de nouveau :

— Evelyne... Evelyne Varennes.

— Seriez-vous anglaise ?

— Non, mais j'ai été élevée en Angleterre.

Les deux infirmières s'étaient rapprochées ; Josette poursuivait, amicale, ses questions.

Evelyne, touchée de leur sollicitude, leur répondait sans réticences. Déjà s'amorçaient les causeries où la convalescente leur conterait fraternellement sa vie en Angleterre, l'amitié parfaite d'Olivia, et son départ pour venir habiter chez la bonne Mme Cléry, en Poltoui.



Quand les deux infirmières sortirent de la chambre, Josette fixa sur Hélène ses yeux candides :

— Oui ; c'est curieux, vraiment !

— Vous avez vu cette extraordinaire ressemblance ?

— Serait-elle de vos parentes, sans que vous vous en doutiez ?

— Impossible ; je n'ai aucune cousine.

— Je suis émerveillée de cette singulière chose ! j'ai tant de sympathie pour vous, Hélène ; et voilà que maintenant je vous aurai en double exemplaire ! c'est magnifique.

Hélène se mit à rire, d'un rire mêlé de mélancolie

un peu amère : pourquoi fallait-il qu'à cette bonne Josette, amie si dévouée, si sincère, elle dût cacher son passé ? ce passé qui collait à elle comme la tunique de Nessus, et qui la rongeaît de son feu intérieur, sans que rien ici-bas pût l'en délivrer !

CHAPITRE IX

— Savez-vous que le capitaine Le Moal, entièrement rétabli, ou presque, va probablement nous quitter ? demanda Josette Vanier à Hélène Guiraud.

Les deux infirmières, dans la lingerie, mettaient en ordre les rayons des vastes placards, tout en causant familièrement.

— C'était à prévoir, naturellement, fit Hélène tranquille, l'air indifférent.

— Je suis sûre, reprit Josette, que le capitaine est bien triste.

— Comment pourrait-il être triste ? vous dèraisonnez, ma pauvre Josette.

— Si... si... moi, je suis persuadée qu'il a du chagrin de s'en aller :

— Moi, je crois, au contraire, qu'il est ravi de revenir chez lui.

A brûle-pourpoint, Josette déclara :

— Il n'est pas marié... tant mieux !

Hélène leva des yeux étonnés :

— Qu'est que cela peut bien vous faire, Josette ?

La jeune infirmière esquisça un énigmatique sourire :

— Josic Le Moal a quarante ans... c'est drôle qu'il soit encore célibataire.

— Sans doute n'a-t-il pas encore trouvé « chaussure à son pied ».

Josette agita en l'air un index prophétique pour affirmer :

— J'ai l'impression qu'il a peut-être bien fait cette précieuse découverte à la villa Vanberghen !

Son rire frais, un peu naïf, fusa dans le silence de la grande salle sonore. Hélène ne souriait pas. Inquiète, craignant d'avoir commis une gaffe, Josette s'esquiva sans bruit.

Restée seule, Hélène sentit un poids singulier s'ap pesantir sur elle.

De nouveau, le poids de sa solitude morale se faisait cruellement sentir. C'était comme un nuage noir, toujours suspendu à l'horizon. Elle avait beau le chasser, toujours il réapparaissait.

L'ancienne faute, commise par amour, lui défendait à jamais de connaître le bonheur !

En quittant la lingerie, Josette avait mal fermé la porte ; un courant d'air la rouvrit. Hélène reconnut, martelant les marches de l'escalier, un pas d'homme.

Elle s'affaira dans une armoire, rangeant des piles sans tourner la tête ; elle connaissait la démarche de celui qui venait d'entrer.

— Toujours au travail, sans répit ni trêve ? fit la belle voix grave du capitaine Le Moal.

— Le travail est bienfaisant, capitaine, répondit Hélène.

Une fois de plus, il décela la nuance de mélancolie qui accompagnait en général chaque réflexion de Mlle Guiraud.

— Moi, je vais aller continuer la vie de paresseux quelque temps encore, à Nantes.

L'impulsion d'Hélène la fit se retourner vivement :

— Alors, c'est donc vrai que vous partez ?

L'officier la regarda, indécis. Déjà ressaisie, elle le considérait de son air fermé, impénétrable.

Il la supposa impatiente qu'il s'en allât, qu'il la laissât tranquille à son travail.

Par contenance, il se mit à arpenter la salle, où la pénombre du soir pénétrait déjà.

— Admirez comme je marche bien, ma chère infirmière !

— C'est merveilleux... un vrai prodige de persévérance et de volonté. Votre famille va être dans la joie.

— Ma famille... c'est-à-dire ma vieille maman.

— Et c'est tout ?

— Oui, avec mon frère jumeau, Yvon, officier de carrière. Notre foyer familial est restreint, mais étroitement uni.

— C'est bien ainsi...

Comme elle était laconique ! Comme elle l'aidait peu vers cette causerie intime qu'il souhaitait !

Aujourd'hui moins que jamais, la jeune fille ne se prêtait pas à la sympathie de Josic Le Moal. Elle se murait dans cette carapace de froideur que démentaient, par brefs instants, ses beaux yeux gris où passait un feu vite éteint.

Le capitaine cherchait un biais pour reprendre la conversation tombée, lorsque la silhouette trapue de Mme Stevens s'encadra dans la porte :

— J'ai besoin de votre aide, Mademoiselle Guiraud, voulez-vous me suivre ?

Mme Stevens tournait le commutateur, illuminant la pièce.

Le charme était rompu ; l'occasion perdue. Josic Le Moal, intuitif, sentit qu'elle ne se représenterait plus.

*
* *

Dans le ciel clair, où la force du vent de mer avait balayé tous les nuages, de gros oiseaux arrivèrent avec la rapidité foudroyante d'un vol de rapaces.

Leurs fuselages d'argent brillèrent au-dessus de la villa Vanberghen. Ils disparurent du côté de l'ouest.

Un seul resta, tournoyant comme un animal ivre. Il descendit bas, très bas, en spirale affolée...

Dans la paix de la campagne déserte, un effroyable choc fit trembler la villa jusqu'au fond de ses assises, semblable au fracas du Jugement Dernier...

Une panne de moteur venait de précipiter le Messerschmitt en flammes sur les toitures, où son réservoir d'essence se crevait.

En quelques minutes, le crépitement torrentiel de l'incendie remplit l'air d'un bruit infernal. Les poutres s'effondraient, les tuiles volaient en éclats ; hors des charpentes embrasées s'élançaient des nappes de feu, vers le ciel obscurci de fumée pourpre. La violence du vent transformait l'accident en cataclysme.

On ne pouvait plus tenter qu'une chose : arracher au sinistre les malades, que l'épouvantable événement avait surpris sans défense dans leur lit.

Infirmiers, infirmières, docteurs, prenaient dans leurs bras les malheureux, qu'ils arrachaient à l'incendie parmi des difficultés quasi insurmontables.

Hélène Guiraud rencontra Mme Stevens au seuil du vestibule d'entrée.

— Reste-t-il des gens à sauver dans la maison ? de manda-t-elle.

— J'arrive du pavillon des contagieux, répondit l'infirmière-major ; on me dit qu'il y a là-haut une victime...

— Oh ! qui donc ?

— Mlle Varennes... écrasée sous le plafond écroulé de sa chambre !

Le major Lannoy appelait Mme Stevens, qui courut vers lui.

Les pompiers de Boulogne arrivaient ; ils bondissaient de leurs automobiles, et braquaient leurs pompes sur les murailles calcinées, d'où les flammes continuaient de jaillir.

Hélène, seule sur le perron envahi par les odeurs d'éther et de remèdes variés, sortis des fioles brisées, hésita un instant. Elle entra.

L'escalier de pierre noirci n'avait plus de rampe que par débris. Hélène monta. Une tentation subite venait de fondre sur elle avec la vitesse de l'éclair.

Elle escaladait les marches qui lui brûlaient les pieds ; elle courait...

La rouge lueur de l'incendie, et les paroles de Mme Stevens, venaient de faire naître en elle une soudaine inspiration : changer de nom... revêtir une enveloppe neuve... renaître... reconstruire sa vie !

Son vivant portrait, Evelyne Varennes, était morte. Pourquoi ne pas essayer de s'emparer de ses papiers ? effacer le nom d'Hélène Guiraud... renaître sous ce nom d'emprunt !

Sur le palier du premier étage, Hélène sauta par-dessus un trou béant, tandis qu'un souffle de forge lui brûlait le visage. Elle s'élança dans la chambre de Mlle Varennes.

A l'endroit du lit, s'amoncelait une énorme avalanche de plâtras ; au-dessus, le plafond troué laissait voir les flammes du toit. Hélène ne jeta dans cette direction qu'un vague coup d'œil. Une chaleur in-

lérable remplissait la pièce ; la fumée était aveuglante.

Dans un tiroir qui gisait sur le sol, la jeune fille vit le petit carnet de cuir rouge qu'elle avait trouvé dans les vêtements en lambeaux de la noyée.

Hélène se baissa, et s'empara du précieux carnet.

Se souvenant qu'il était impossible que la morte possédât d'autres papiers, Hélène s'arrêta une seconde, pour enfouir dans son corsage le mince objet, puis elle s'élança dans l'escalier.

Elle atteignit, en quelques bonds le rez-de-chaussée, et sauta dans la cour remplie de décombres.

Hélène tremblait des pieds à la tête. Sa robe blanche était couverte de plaques noires, roussie par endroits ; ses cheveux, ses mains, ses bras, sentaient le brûlé de façon nauséabonde.

Un pomplier lui fit signe de fuir. Il était temps. Un monstrueux fracas la fit se retourner : tout un pan des murailles s'écroulait dans un formidable tourbillon de pierres, de fer, de poutres, de briques, et de feu.

CHAPITRE X

Goutte à goutte, perles argentines égrenées dans le silence matinal, la pendule de Boule sonna huit heures.

Décembre commençait, avec ses jours si brefs qu'ils semblent à peine l'emporter dans leur combat contre la nuit.

Une neige très fine, tombait avec persévérance depuis l'aube. Elle accrochait ses débris ouatés aux dessins des branches, aux ardoises des toits, aux creux des feuilles mortes recroquevillées qui pourrissaient sur le sol.

La sonnerie métallique éveilla Hélène Guiraud. Elle ouvrit les yeux, sortit ses bras des couvertures, et les étira avec un long soupir de paisible contentement.

Elle se leva, enfila son peignoir, alla vers la fenêtre, et écarta les épais rideaux.

Elle contempla la neige, qui tourbillonnait, et qui frôlait la vitre avec un choc mat, doux comme une caresse.

— Que la vie peut donc se montrer bizarre ! songea-t-elle ; et combien le sort peut devenir clément, après avoir été si cruel !

Dans cette atmosphère familiale, près de l'excellente Mme Cléry, l'existence était d'une merveilleuse facilité, et le caractère mélancolique, sombre, de la jeune fille s'était déjà transformé. Elle redevenait la franche, gaie et chantante Hélène qu'elle était jadis avant ses malheurs.

Elle n'avait aucun effort à s'imposer pour être douce, serviable, aimable, et riieuse. Sa bonne humeur en chantait Mme Cléry. Estelle en raffolait.

Grâce aux amicales causeries d'Evelyne Varennes pendant sa convalescence, Hélène connaissait mille précieux détails sur la vie, et sur la famille de cette dernière. Elle l'avait écoutée parler avec amitié, sincèrement, et sans nulle arrière-pensée. Maintenant, ces souvenirs l'aidaient à ne commettre vis-à-vis de sa bienfaitrice aucun impair.

*
* *

— Ma petite Evelyne, voudriez-vous faire pour moi quelques courses en ville, ce matin ?

— Avec grand plaisir, tante Gaby.

Mme Cléry avait exigé que sa jeune amie lui donnât ce nom affectueux de tante, qui lui était doux à entendre.

En ce moment, comme chaque matin, elles prenaient leur petit déjeuner ensemble.

Mme Cléry, suivant le fil de sa songerie, prononça d'un ton pensif :

— Comme cela dût être inquiétant, ce long coma où vous êtes restée plongée, après le naufrage ?

— Oh ! oui... trois semaines sans que le cerveau eût l'air de vouloir se réveiller !

— Ma nièce Woodall vous crut noyée... jusqu'au moment où vous m'avez annoncé votre arrivée !

— Vous le lui avez écrit aussitôt ?

— Oui... Elle ne m'a pas répondu. Vous la connaissez ; Olivia a une horreur malade d'écrire.

Hélène se souvint des réflexions d'Evelyne à ce sujet :

— En effet ; son mari doit assumer toute la correspondance ; maintenant qu'il est sur mer, en guerre, Olivia laisse ses relations totalement sans nouvelles.

— Chère petite, reprit la vieille dame, si vous voulez sortir, il faut profiter de l'accalmie.

— J'aime beaucoup marcher dehors sur la neige, tante Gaby.

— Consentiriez-vous à me rendre un service ?

— Oh ! volontiers !

— Vous irez à la poste m'acheter des timbres, et envoyer des mandats à plusieurs œuvres de guerre.

— Comme vous êtes généreuse, bonne tante Gaby !

— Il faut faire tout ce que l'on peut. Les riches sont les banquiers des pauvres ; la fortune ne nous est accordée que pour cela.



Dans le bureau de poste surchauffé, Hélène remplissait la formule de plusieurs mandats.

Son stylo tomba sur le plancher. Elle se penchait pour le ramasser, lorsqu'une main masculine la devança, saisit l'objet, et le lui rendit avec courtoisie.

Elle leva les yeux avec un sourire de remerciement, et rencontra le regard admirateur d'un jeune homme blond, très élégant.

Elle le croisait souvent en ville. Estelle lui avait dit que c'était le fils du notaire de Saint-Hilaire, Gérard Villadon.

Hélène acheva de remplir les formules de mandats. Les ayant terminées, elle leva la tête, et rencontra de nouveau le regard obstiné, appuyé, chargé d'admiration de Gérard Villadon.

La jeune fille en fut un peu gênée, mais en ressentit en même temps une joie intime. Il lui était doux de sentir peser sur elle cette caresse des yeux masculins, d'y lire le culte de sa beauté, le désir de la connaître, et peut-être la promesse d'un sentiment plus ardent.

Elle s'avança près des guichets, et vit qu'il fallait attendre. Gérard Villadon se recula avec empressement, et lui fit signe :

— Passez d'abord, je vous en prie, Mademoiselle.

Elle voulut refuser, mais il insista d'un geste assuré, disant à la postière :

— Servez d'abord Mademoiselle Varennes.

« Comment connaît-il ce nom ? » pensa Hélène, tout en comptant sa monnaie.

Comme elle allait sortir, il se précipita vers la porte, et la maintint ouverte devant la jeune fille.

Pendant qu'elle passait devant lui, il l'enveloppait encore de son regard insistant, qui s'attardait sur elle avec complaisance.

Dans la rue boueuse, Hélène s'éloigna, joyeuse et légère. Ces yeux noisettes un peu hardis, chaleureux, se reflétaient dans sa mémoire flattée, et s'y gravaient.

Décidément, c'était une chose très douce de se sentir jeune, belle, et capable d'inspirer de l'amour !

* *

— Versez-moi encore une petite larme de ce bon café fumant, petite Evelyne ! sollicita Mme Cléry, en tendant sa tasse à la jeune fille.

— On l'apprécie d'autant plus, approuva Hélène, qu'il est devenu si difficile de s'en procurer !

— Oui, c'est pourquoi nous n'en prenons plus que le dimanche ; conclut la vieille dame, il faut bien faire chacun notre part de sacrifice de guerre !

— Et tout le monde s'en acquitte bravement, sans rechigner ! acheva Evelyne.

— Chère enfant, si cela ne vous ennuit pas, nous irons cet après-midi remplir justement un devoir de guerre.

— Lequel, tante Gaby ?

— Nous rendre à la réunion de l'Entr'aide aux réfugiés de l'Est.

— Que doit-on faire, à cette réunion ?

— Coudre, tricoter, pour les réfugiées, et leurs jeunes enfants ; ce sont en général des familles nombreuses.

— Je me joindrai à vous volontiers ; où se réunira-t-on ?

— Chez la veuve du notaire, Mme Villadon ; une personne d'initiative et d'entregent.

— N'a-t-elle pas un fils ?

En posant cette question, Hélène avait légèrement rougi. Sa bienfaitrice la menaça du doigt, galement :

— Petite masque ! auriez-vous déjà rencontré ce beau garçon ?

— Oh ! tante Gaby, qu'allez-vous penser ?

— Je vous taquine, ma chérie ; ce n'est pas un blâme. Gérard Villadon fait tourner plus d'une tête, à Saint-Hilaire !

— Comment n'est-il pas aux Armées ?

— Sa myopie l'a fait mettre dans le service auxiliaire ; et il est ici en ce moment, à cause de la mort toute récente de son père.

— Mais il ne pourra rester longtemps ?

— On dit qu'il aura le temps de dénicher quelque vieux notaire en retraite, qui prendra temporairement la direction de l'Etude.

— Une étude importante, sans doute ?

— Elle a certaines difficultés, prétend-on. Gérard devra faire un riche mariage pour maintenir sa situation.

Estelle entra, pour emporter le plateau. Pendant qu'elle traversait le salon, Mme Cléry revint à la question de l'ouvrage :

— Alors, Evelyne, c'est convenu, vous m'accompagnerez chez Mme Villadon ?

— Certainement, tante Gaby.

Estelle, près de la porte, s'arrêta. Ses minuscules

yeux marrons pétillaient ; elle jeta vers la jeune fille un regard satisfait, et sortit de la pièce. Mme Cléry se mit à rire.

— Qu'est-ce qui vous amuse, tante Gaby ?

— C'est Estelle, toujours la même !

— Elle n'a pourtant rien dit.

— Non, mais je la connais si bien. On écrirait des volumes, avec toutes les intrigues sentimentales qui se nouent dans sa vieille cervelle, depuis plus de cinquante ans !

*
* *

— Mesdames, annonça Mme Villadon, vous avez merveilleusement travaillé ; il est temps de vous arrêter pour vous restaurer un peu.

Un murmure confus lui répondit.

— Pour ne pas déranger nos ouvrages, nous allons passer à la salle à manger, conclut la maîtresse de la maison.

Tout le monde posa, dés, ciseaux, et aiguilles à tricoter, pour la suivre.

Sur la table ovale en pesant acajou, le thé était servi. Un gâteau de Savoie étalait sa circonférence dorée, à côté des sandwiches au fromage blanc, aux anchois, et d'un pain d'épices à l'odeur de miel. Le tout sortait des mains expertes de Mme Villadon.

Hélène, avec deux autres jeunes filles, servait ces

dames adroitement, avec un mot aimable pour chacune.

La porte s'ouvrit, et la silhouette élégante du fils de la maison parut sur le seuil.

— Que vient faire ce jeune coq au milieu du poulailler du village ? s'enquit une grosse dame moustachue, à l'humeur sarcastique.

— Chercher sa part à la distribution de la pâtée ! riposta Gérard du tac au tac.

Une jeune fille petite et brune, trop fardée, Henriette Evrard, se saisit du pain d'épices, et s'élança vers lui. Il en prit un morceau, qu'il mordit avec appétit.

L'autre jeune fille, Raymonde Cornuel, une grande blonde au corps étroit de poupée, à l'air hardi, lui présenta les sandwiches. Il refusa :

— Merci, je n'aime pas le fromage blanc.

Il regarda Hélène, qui n'avait pas bougé. Elle comprit le désir muet des yeux noisette.

Prenant le biscuit de Savoie largement entamé, elle vint à lui avec un discret sourire.

Gérard choisit avec lenteur une tranche, la détachant du plat sans se presser, comme pour retenir proche de lui la jeune fille.

C'était lui qui avait suggéré à sa mère ce goûter qu'elle jugeait inutile en temps de guerre.

Il avait tellement insisté, affirmant qu'il fallait encourager la bonne volonté des travailleuses bénévoles, qu'elle avait cédé. Elle gâtait outrageusement ce fils unique.

Hélène vit le jeune homme laisser son gâteau inachevé. Il prit une tasse sur la table, la remplit de thé, et la mit entre les mains de la jeune fille.

— A votre tour de vous restaurer, fit-il. Venez, que je vous installe commodément.

Il l'entraîna vers une encoignure, y plaça sa tasse et celle d'Hélène, attira deux chaises, et contraignit Mlle Guiraud à s'asseoir à côté de lui.

Les deux autres jeunes filles jaunissaient de rage. Jusque-là, c'étaient entre elles que se jouait la rivalité pour s'arracher Gérard et son Etude. Un troisième larron allait-il s'introduire dans leur compétition ?

CHAPITRE XI

Une moelleuse clarté, quiète et rosée, enveloppait Mme Cléry et sa fille adoptive, blotties au coin du feu qui flambait.

Les rideaux bien tirés protégeaient du froid vif, faisant oublier les champs glacés, les ruisseaux gelés, la vaste campagne noire dans la nuit sans lune, le ciel alourdi de neige, écrasant les choses et les êtres sous le lugubre linceul de l'hiver.

Les deux dames, tout en conversant amicalement, tricotaient des chandails et des passe-montagne pour les soldats des premières lignes.

Un coup de heurtoir fit lever la tête aux deux tricoteuses. A la nuit tombée, on ne faisait guère de visites, à Saint-Hilaire. De plus, la Forest-Merle se trouvant presque hors la ville, personne ne se risquait jusque-là, à travers les rues à peine éclairées.

Le pas de bottes masculines parcourut le vestibule.

et Thomas, le jardinier-valet-de-chambre, introduisit Gérard Villadon.

Un sourire nuancé de coquetterie glissa sur les lèvres d'Hélène.

Dans toutes les familles qui l'invitaient avec sa bienfaitrice, elle rencontrait ces temps-ci le jeune homme.

Pour elle, il négligeait complètement Henriette Evrard et Raymonde Cornuel, dont auparavant il cultivait la jalousie avec soin, flirtant, tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre.

Toutes deux, maintenant, haïssaient la nouvelle venue, dont elle médisaient à l'envi, en lui supposant de machiavéliques intentions.

Ayant baisé la main de Mme Cléry, et serré celle d'Hélène, le jeune homme s'assit en face du foyer rougeoyant.

Il croisa ses jambes bottées, et retira ses gants fourrés. Le reflet des braises colorait son visage sanguin, au menton charnu, aux traits réguliers de César romain, que l'âge empâterait facilement.

— Je viens en estafette, dit-il, s'adressant à la maîtresse de maison.

En même temps, ses yeux audacieux s'emparaient de ceux d'Hélène, avec une expression d'exigence masculine.

— Faites-nous part de votre mission, cher ami, répondit Mme Cléry.

— Ma mère vient d'apprendre qu'un académicien célèbre va donner une conférence à Poitiers, la semaine prochaine.

— Ce n'est pas moi, avec mes rhumatismes, qui me risquerai à ce déplacement ! objecta vivement Mme Cléry.

— Il ne s'agit pas de cela.

— Alors ?

— Vous savez combien ma mère est entreprenante ?

— Ah ! mon enfant, c'est le dictateur en jupons de Saint-Hilaire... soit dit sans vous offenser !

Le rire argentin d'Hélène éclata comme une musique. Le jeune homme s'y associa sans rancune. Il reprit :

— La définition est fort exacte !... Or, maman désirerait que ce haut personnage daigne s'arrêter dans notre petit Saint-Hilaire...

— Et qu'il y redonne sa conférence ? supposa Hélène.

— Justement, Mademoiselle.

La vieille dame, moqueuse, leva vers lui ses aiguilles de buis :

— Et vous êtes venu par ce froid glacial, avec le verglas, l'obscurité, pour nous en faire part ! oh ! quel beau dévouement !

Gérard appuya sur Hélène son insistant regard qui la troublait et la flattait à la fois.

— Il n'y a pas de dévouement à faire quelque chose qui est agréable ! remarqua-t-il.

— Vil petit flagorneur ! s'exclama Mme Cléry.

— Je vais compléter le but de ma mission, Madame.

— Vous ferez bien, car je n'y comprends goutte !

— Maman voudrait grouper à cette conférence le « Tout Saint-Hilaire » ; pour être sûre d'un public choisi, et suffisant, elle désire connaître l'assentiment des notables de la ville.

— Encore une flatterie dans votre sac, petit astucieux !

— Oh ! Madame ! que dois-je lui répondre ?

— Que nous irons, bien sûr ; n'est-ce pas, Evelyne ?

— Avec le plus grand plaisir, tante Gaby.

— Alors, conclut la vieille dame malicieuse, vous allez faire ce soir dans la neige gelée le tour de Saint-Hilaire, pour recruter votre public ?

— Que le Ciel me préserve de cette corvée, Madame.

— Voilà tout votre beau dévouement, égoïste garçon ?

— Je ne m'en cache pas... J'ai accepté de faire cette visite parce qu'elle m'agréait particulièrement !

Encore une fois, Gérard regarda Hélène d'un air si chargé de déclaration muette, qu'elle baissa les yeux, un peu intimidée.

Mme Cléry avait capté ce regard ; elle n'en fut nullement contrariée. Marier sa fille adoptive au notaire de Saint-Hilaire, ce serait le meilleur moyen de ne pas la perdre, et de pouvoir chérir les ribambelles d'enfants qui ne manqueraient pas de naître de cette union. Ainsi la bonne dame pourrait-elle satisfaire son amour des enfants, que la vie avait constamment privé et déçu.

*

* *

Dans la salle des fêtes, l'assistance était compacte. Mme Villadon pouvait s'estimer satisfaite. Seul son fils, invité chez des amis à la campagne, lui faisait faux bond.

Derrière les personnages officiels, Mme Cléry occupait l'une des places de choix.

Tandis que l'orateur parlait, le regard d'Hélène se mit à errer autour d'elle. Non qu'elle fût distraite, car elle écoutait de toute son âme ; mais ses yeux vifs et curieux ne pouvaient s'immobiliser longtemps sur le visage du conférencier. Ils le quittaient pour y revenir, et pour en repartir en exploration à travers l'élégante assemblée.

Deux têtes qui remuèrent, à l'extrémité du rang où se trouvait Hélène, lui en découvrirent une troisième, auprès du mur.

La jeune fille tressaillit, rougit. Devenait-elle folle ? Était-ce une hallucination ?

Cette tête ronde et forte, aux cheveux châains qui s'éclaircissaient aux tempes, ce visage à l'ovale un peu dur, ce nez aquilin, ces joues maigres et rasées, ces hauts sourcils touffus, cette bouche grande où se lisait une énergie tempérée de bonté... c'était lui... lui ? le capitaine Josic Le Moal ?

Non ! c'était impossible ! le destin, devenu si clément, ne réserverait pas à Hélène un si terrible désastre !

Car, si réellement c'était lui, il la reconnaîtrait... Sans croire lui nuire, il révélerait tout naturellement sa vraie personnalité, celle d'Hélène Guiraud, camouflée sous celle d'Evelyne Varennes !

Hélène songea, pour se rassurer, qu'elle était peut-être la dupe d'une extraordinaire ressemblance ? N'avait-elle pas son sosie ? Pourquoi Le Moal n'aurait-il pas le sien ?

Elle se pencha en avant, examina l'inconnu, et se retira vivement en arrière : elle venait d'apercevoir sur les genoux de cet homme un képi d'officier à quatre galons d'or.

Maintenant, elle tournait obstinément la tête à l'opposé, et réfléchissait fébrilement.

Était-ce réellement le capitaine Le Moal, devenu commandant à la suite de sa blessure glorieuse ? Que venait-il faire à Saint-Hilaire ?

Elle n'entendait plus la conférence ; ses oreilles bourdonnaient, remplies d'un tumulte de guêpes. Attirée malgré elle, elle se pencha encore, insensiblement.

Près du commandant, elle reconnut le général en retraite, Hubert Gallois, et sa femme. Cette dernière, qui était sourde, ne pouvait sûrement saisir un mot du discours. Cependant, elle s'obstinait à adapter à son oreille son cornet acoustique.

Au moment où Hélène les observait, l'officier, sans

doute attiré par l'aimantation de ce regard inquiet, quitta le conférencier. Il tourna ses prunelles sombres du côté d'Hélène, et rencontra les beaux yeux gris arrêtés sur lui.

Un intérêt subit se peignit sur le grave visage ; mais déjà Hélène s'était vivement placée en profil perdu, fixant le mur opposé.

Elle tremblait, claquait des dents ; la perspective de la catastrophe inévitable l'affolait.

Elle décida d'entraîner Mme Cléry, à la sortie, par une porte de secours, pour éviter d'être arrêtées au passage par le général Gallois et sa femme, vieux et intimes amis de sa bienfaitrice.

Quand les applaudissements éclatèrent, saluant la péroraison, Hélène se sentit prête à défaillir.

Faisant appel à tout son courage, elle se leva, et fit signe à Mme Cléry de la suivre.

A deux pas de la porte de secours, elles constatèrent que cette ouverture était condamnée ; il fallut rebrousser chemin.

Hélène ralentissait à dessein, s'arrêtait. Elles atteignaient enfin la sortie, lorsque la jeune fille souffla à l'oreille de Mme Cléry :

— Attendez-moi. J'ai oublié mon écharpe sur ma chaise, je vais la chercher.

Elle mit un temps infini à parcourir l'infime espace ; il fallait en finir cependant.

Hélène rejoignit la vieille dame sur le trottoir, et lui offrit son bras pour rentrer. Des groupes les précédaient. Mlle Guiraud reconnut devant elle le général Gallois, sa femme, et, entre eux, la haute et belle silhouette de l'officier.

Elle ralentissait, pour les distancer. La nuit tombait, favorisant son désir. Subitement, le petit groupe s'immobilisa au seuil de la boutique du libraire.

Avant qu'elle pût prendre une rue transversale, Hélène vit le général s'inclinant devant sa vieille amie :

— Chère Gabrielle, voici votre très ancienne connaissance, mon neveu Yvon.

Mme Cléry poussa un cri de joie :

— Le cher enfant ! depuis si longtemps il oubliait Saint-Hilaire ! Il faut cette guerre pour le ramener parmi nous !

En riant, l'officier baisa la main de l'excellente dame. Celle-ci lui présenta sa fille adoptive, silencieuse et terrorisée.

La générale, très frileuse, se plaignit du froid, et entraîna les deux hommes dans la boutique du libraire, qui, par un singulier alliage, vendait aussi du charbon et des poêles.

Tandis qu'elles s'acheminaient vers la Forest-Merle, Mme Cléry chantait les louanges des deux neveux préférés du général, des jumeaux très brillants, l'un avocat, l'autre officier de carrière. Elle les avait connus tout petits ; ils venaient en vacances, souvent, chez les Gallois qui n'avaient pas d'enfants. Leur mère était veuve et sans fortune.

La ressemblance frappante entre celui-ci et le blessé de la villa Vanberghen s'expliquait. Hélène respira, mais elle se promit d'être très prudente, et d'éviter toute conversation, et toute rencontre, avec le commandant Yvon Le Moal.

Du reste, songea-t-elle, il n'était sûrement là que de passage ; il allait retourner à la guerre, et l'occasion de cette dangereuse rencontre s'éloignerait ; et disparaîtrait peut-être à jamais.

*
* *

Dans la lingerie de la Forest-Merle, Hélène repassait de fines dentelles, lorsque Thomas vint la trouver :

— Mademoiselle Evelyne, y a une visite au salon.

La jeune fille leva un visage rosi par la chaleur du fer :

— Madame y est, je pense.

— Oui, ben sûr, Madame y est.

— Alors je finis mon repassage.

— Madame demande que Mademoiselle y vienne aussi.

— J'irai, Thomas, merci.

En fredonnant, Hélène plia ses dentelles et monta dans sa chambre. Peut-être était-ce les Villadon. Il fallait qu'elle se mit à son avantage.

Elle changea prestement de robe, et revêtit celle de jersey vert-amande, qui s'accordait si bien à la nuance changeante de ses yeux d'ondine.

Elle passa le peigne dans sa belle chevelure blonde, et poudra ses joues au grain satiné.

Se regardant dans le miroir, elle sourit à sa fraîche image : elle était ravissante ; la simple vérité l'obligeait à le constater.

Quand elle pénétra dans le salon, la contrariété la figea sur le seuil. Le général Gallois, sa femme, et son neveu, étaient là !

Se ressalissant, elle les salua, et s'assit à l'écart, à côté de la générale. Elle allait être obligée de hurler dans l'oreille de la sourde ; peut-être que cela empêcherait Le Moal de se rapprocher d'elle.

Le malin commandant manifesta des desseins tout opposés. Il s'achemina délibérément vers le coin du feu, où se tenait sa tante.

S'adressant à Hélène, il demanda :

— Vous allez me trouver peut-être fort indiscret, Mademoiselle ?

Elle le regarda, craintive, sans répondre.

— N'étiez-vous pas à bord du « Lyautey », lorsque ce paquebot fit naufrage ?

Elle se raidit pour assurer :

— Oui, commandant, en effet.

— Moi aussi ! répondit tranquillement Yvon Le Moal.

Hélène le regarda, bouche bée. Que signifiait cette incroyable histoire ?

Le chef de bataillon sourit :

— Je vois que vous ne me reconnaissez pas !

— Oh ! pas du tout.

Malgré elle, Hélène reprenait ce ton sec, glacé, qu'elle adoptait à la villa Vanberghen, quand une sympathie cherchait à se rapprocher d'elle, et qu'elle voulait s'y soustraire.

L'officier reprit :

— Peu d'instants avant la catastrophe, je me suis accoudé au bastingage auprès de vous. Vous teniez à la main votre béret ; le vent secouait vos cheveux dorés ; mais je vois que vous les avez laissés pousser, car vous n'aviez pas cette tresse enroulée en couronne ; vous voyez que j'ai bonne mémoire.

— Vous le prouvez ! fit Hélène froidement.

— Nous avons causé. Vous ne pouviez allumer votre cigarette ; je vous ai offert mon briquet.

Mme Cléry, qui écoutait, les interrompit :

— Le naufrage a changé certains de vos goûts, petite Evelyne. Vous ne fumez jamais !

— J'en ai pris l'horreur ! jeta Hélène au hasard.

Elle était au supplice. Voici qu'un hasard inouï avait réuni sur le paquebot cet officier, le frère de Josic Le Moal, avec la véritable Evelyne !

Cet homme avait été sauvé, lui aussi ! et il réapparaissait, tel un fantôme vengeur dans ce bourg poitevin ! Ici, où elle se croyait, l'imprudente, à l'abri de toute découverte !

Avait-elle oublié que la vie amène les plus étonnantes rencontres, et que c'est l'invraisemblable qui régit certaines existences !

Elle s'efforça de changer le thème de la conversation :

— Alors, vous venez passer un congé à Saint-Hilaire, commandant ?

Le général intervint :

— Il a rapporté récemment de la ligne Maginot une sérieuse blessure, ce qui lui donne droit à un congé de convalescence assez prolongé.

— J'en ai passé une partie chez ma mère ; je viens passer l'autre chez mes parrain et marraine ; expliqua le commandant.

— Son frère Josic s'en est tiré plus difficilement ! cria la générale Gallois.

— Il a frôlé de près l'amputation ; c'est miracle qu'il ne soit pas boiteux ! acheva le général.

— Mon frère a un cran extraordinaire, assura Yvon Le Moal.

— Le verrez-vous ici bientôt ? s'enquit Hélène, d'une voix chargée d'inquiétude.

Elle savait que, si Josic venait à Saint-Hilaire, elle serait irrémédiablement perdue.

— Non, affirma le commandant. Il reste à Rennes, aux soins de maman ; il a besoin d'un très sérieux repos.

— C'est tout juste s'il daignera, après la guerre, nous honorer de sa visite ! annonça le général d'un ton plaisant.

Hélène respira. Le sort prenait pitié de son malheur. Elle ne reverrait pas Josic Le Moal. D'ici qu'il vint, il fallait espérer qu'elle se marierait. Si elle épousait Gérard Villadon, elle le persuaderait de vendre son étude qui végétait, et d'en acheter une autre ailleurs, dans le midi, bien loin du Poitou.

CHAPITRE XII

Dans le vestibule où ronflait un calorifère monumental, Hélène Guiraud retira la pelisse doublée de petit-gris qu'elle tenait de la générosité de sa mère adoptive.

S'arrêtant devant la glace, elle enleva sa toque de fourrure, et passa son peigne de poche dans les soyeuses ondulations de sa chevelure.

Devant elle resplendissait l'image, fraîche comme un pastel, d'une jeune fille éblouissante, dans une seyante robe de velours incarnat.

La porte, entre la salle à manger et le salon, était ouverte à deux battants. Au centre, à la place de la table, un splendide sapin étendait ses branches vertes qui sentaient encore la résine.

Hélène poussa un cri d'enfantine admiration. Aussitôt, derrière la verdure sombre, un remue-ménage se produisit : Mme Villadon émergea, corpulente, importante, rougeaude, dans un deuil rutilant de jais.

Elle désigna le beau sapin :

— N'est-il pas superbe, mon arbre de Noël ?

— Magnifique, madame !

— Nos réfugiés d'Alsace vont être contents !

— Ils le méritent ! pauvres exilés, loin de leurs foyers tristes et fermés !

— Mademoiselle Evelyne a un cœur d'or et des mots de poète ! affirma une voix masculine.

Gérard Villadon arrivait du salon où l'épaisseur du tapis étouffait ses pas.

— Que viens-tu faire par ici, toi ? interrogea sa mère, caressant des yeux ce fils qu'elle idolâtrait.

— Ce que vous faites vous-mêmes, mesdames !

— C'est-à-dire ?

— Regarder... admirer... bavarder !

— Quelle calomnie ! gémit Mme Villadon. Je ploie sous la besogne... nous allons travailler comme des mercenaires !

— A quoi donc, grand Dieu ?

— Regarde, mon ami, et tu comprendras !

D'un geste large, Mme Villadon désignait le salon où chaises, tables, fauteuils disparaissaient sous un amoncellement d'objets : chandails, écharpes, gilets, gants, layettes, et aussi jouets et boîtes de sucre, de figues, de dattes, et de bonbons variés.

— On voit, remarqua Hélène, que les dames de Saint-Hilaire ont bien travaillé !

— Et que les commerçants ont été plus généreux qu'ils n'ont coutume ! continua Gérard.

— Maintenant, mademoiselle Evelyne, vous comprenez pourquoi je vous ai convoquée ? fit Mme Villadon.

— Pour suspendre à l'arbre cette multitude d'objets, je pense ?

— Maman, s'écria Gérard, tu ne vas pas accabler Mlle Varennes, seule, sous ce travail de Titan !

— J'ai prié des bonnes volontés de venir partager cette tâche, mon enfant.

— Qui donc, mère ?

— Henriette Evrard et Raymonde Cornuel, d'abord.

— Et ensuite ?

— Ensuite... devine qui m'a offert et même imposé ses services ?

— Quelque duègne insupportable ?

— La générale Gallois ; impossible de m'en dépêtrer ; elle va nous arriver d'une minute à l'autre ; du reste, je n'y serai pas.

— Comment ?

— Impossible ; je dois m'occuper d'organiser pour demain le goûter qui suivra l'arbre de Noël.

Gérard eut un geste décidé :

— Va donc à tes précieuses occupations, maman ; je vais aider Mlle Evelyne ; à nous deux, nous allons travailler à bloc !

— Sois poli pour la générale, mon petit ; elle m'a comblée de présents pour cet arbre de Noël !

— Mais oui, mais oui... nous la mettrons aux mains de Raymonde ou d'Henriette qui s'en chargeront !

Mme Villadon se mit à rire :

— Que tu es méchant envers ces deux jeunes filles qui t'adorent ! Mademoiselle Evelyne, tâchez de le convertir ! il en a grand besoin !

*

* *

La décoration de l'arbre commençait. Henriette Evrard et Raymonde Cornuel manifestaient un zèle qui masquait quelque dépit.

Elles avaient compté se trouver seules avec leur ami d'enfance, qu'elles s'arrachaient rageusement.

La présence importune de cette Evelyne détestée dérangeait tous leurs projets.

— Elle n'arrive pas vite, la générale Gallois ! remarqua galement Hélène.

Comme une riposte à sa réflexion, la sonnette d'entrée retentit. Une minute s'écoula et la porte s'ouvrit.

Les trois jeunes filles lancèrent une exclamation de surprise : le commandant Le Moal entra.

Avec sa parfaite aisance d'homme du monde, il expliqua :

— Ma tante est un peu grippée. Elle m'a prié de la remplacer. Je vous apporte toute ma bonne volonté.

Le malin officier se gardait bien d'avouer que c'était lui qui avait requis, sinon exigé, cette mission. Il avait habilement persuadé sa tante légèrement enrhumée, que le froid vif allait la transpercer. Elle s'était laissée convaincre.

Yvon Le Moal se doutait bien qu'Hélène serait là. Il ne voulait à aucun prix perdre cette occasion de la voir longuement. Et il projetait d'offrir ses services pour la distribution de l'arbre de Noël, demain, dans le même espoir de l'y rencontrer.

La courte entrevue à bord du Lyautey avait suffi, pour que le désir naquit en lui de connaître cette jeune fille ; un de ces désirs instantanés, tenaces, qui sont le prélude de l'amour.

Mais cette vision avait été trop courte pour que le détail des traits lui restât présent. C'était l'ensemble qui l'avait charmé, cette délicate blondeur aux yeux d'aube, au teint de fleur. Et la ressemblance était trop frappante entre les deux Evelyne pour qu'il pût se douter de son erreur.

Depuis son arrivée à Saint-Hilaire, chez les Gallois, il avait revu Hélène à plusieurs reprises ; la forte différence entre son âge et celui de la jeune fille lui inspirait une certaine crainte, il ne lui faisait qu'une cour discrète, retenue, bien différente de l'audacieuse cour de Villaden.

Le regard magnétique des yeux d'Yvon, d'un bleu si intense qu'ils paraissaient noirs, troublait bien un peu Hélène, mais elle n'y réfléchissait pas. Elle ne voyait pas davantage que, dès qu'il était là, même s'il

ne lui disait rien, une douceur inexprimable, profonde, la baignait d'un océan de bien-être.

Elle ignorait que c'était cela, l'amour : cette indicible et paisible joie, rien qu'à être ensemble ; cette béatitude, rien qu'à se trouver l'un près de l'autre, sans se parler, sans paraître se voir, sans s'être jamais rien avoué !

*

* *

Cet après-midi de travail, autour de l'arbre de Noël, s'écoula comme un rêve délicieux.

Les deux hommes suspendaient aux branches les objets que leur apportaient les jeunes filles.

Par une tacite entente, Hélène servait le commandant.

Elle venait de lui tendre une poupée. Leurs mains s'effleurèrent. Le regard passionné d'Yvon s'empara avec une amoureuse autorité de celui de la jeune fille. Hélène fut tellement troublée qu'elle laissa tomber le jouet qu'elle tenait.

Ils se baissèrent à la fois pour le ramasser, leurs têtes se touchèrent, et le commandant sentit sur sa joue rasée le doux contact de celle d'Hélène.

Celle-ci se releva très rouge, et courut au salon chercher d'autres objets.

Sa figure brûlait ; ses oreilles tintaient : une émotion délicieuse la secouait, sans qu'elle voulût consentir à le reconnaître. Car, au fond d'elle-même, Hélène savait trop bien qu'elle ne pouvait songer à l'amour d'Yvon... le frère de Josic... Josic, qui l'avait connue sous sa vraie personnalité, à la villa Vanberghen, quand elle était l'infirmière Hélène Guiraud.



La soirée de Noël avec distribution de lainages, victuailles, bonbons, jouets suspendus au sapin illuminé, était terminée depuis quelques instants. Les ficelles dorées jonchaient le parquet ; les petites bougies colorées s'éteignaient.

Après un beau goûter et de touchants remerciements, les Alsaciens s'en étaient allés, émus et contents.

Au salon, Henriette Evrard et Raymonde Cornuel tenaient captif Gérard Villadon. Dans un angle fermé par trois chaises, elles avaient bloqué un guéridon ; sur ce meuble fumait un chocolat à la crème, entouré de gâteaux variés.

Elles goûtaient avec leur victime aimée et disputée. Lorsqu'il avait fait mine de chercher Hélène, elles avaient savamment exploité la jalousie du jeune homme ; il avait suffi d'allusions empoisonnées au flirt que Mlle Varennes entretenait avec cet officier deux fois plus vieux qu'elle ! »

Mme Villadon prenait le thé dans son boudoir, en lacassant avec ses intimes, des dames d'œuvres très en vue dans le canton.

Dans la salle à manger vide, Hélène vit arriver Yvon Le Moal. Ils étaient seuls. Le cœur de la jeune fille se mit à palpiter comme un oiseau fou. Qu'est-ce qu'il avait donc, ce cœur sensible, pour s'affoler ainsi. Chaque fois que le commandant approchait ?

L'officier était chargé d'un plateau, avec deux tasses de thé et des gâteaux. Il les posa sur le coin d'une

table, près de l'arbre, dans une douce atmosphère de verdure et d'intimité.

— Venez, dit-il, nous aurons l'impression de faire la dinette sous un sapin de la forêt !

Assise près de lui, Hélène éprouvait une béatitude inconnue à ce qu'il s'occupât d'elle avec une attention discrète, et si tendre.

Personne ne l'avait jamais choyée ainsi ! nulle main affectueuse ne l'avait servie avec cette sollicitude !

A ce souvenir de sa solitude, son sourire s'éteignit, la mélancolie s'étendit sur son gracieux visage. Elle rencontra les profonds yeux bleus fixés sur elle. Il y avait, dans ces prunelles d'azur-noir, un intérêt si chaud qu'elle sentit sa peine fuir en un instant.

— Je crois que vous êtes fatiguée ? constata Yvon.

— Un petit peu, commandant.

Elle ne se doutait pas du charme prenant de sa voix et de son sourire, ni de l'aveu implicite qui apparaissait dans ses yeux, de la couleur d'un lac au lever de l'aurore. Son secret amoureux brisait sa prison de cristal, et montait des profondeurs d'âme où il se croyait caché.

L'émotion d'Hélène fut aussitôt captée par l'amoureux, et l'emplit de joie ; mais ce fut une flamme rapide et courte, vite évanouie.

Défiant de lui-même, modeste, le commandant craignit de se tromper sur l'expression des yeux de la jeune fille. Ses quarante ans, sa naturelle gravité, lui paraissaient si austères, en face des vingt-cinq ans à peine de cette radieuse jeunesse !

Mais, l'un comme l'autre, ils auraient voulu prolonger le charme de ce si doux tête-à-tête.

Ils se regardèrent et se sourirent ; ce fut silencieux. Yvon songeait qu'un motif hâtif pourrait rompre cet émoi qui continuait de les submerger tous les deux.

Du salon, vint la voix de Mme Cléry :

— Il faut vous hâter, petite Evelyne. Il est tard ; nous devons rentrer !

Hélène se leva, et l'officier l'imita. Il vint dire à Mme Cléry :

— La nuit est venue. Je vous offre mon bras pour vous reconduire chez vous.

CHAPITRE XIII

L'air humide collait aux vitres, et dissolvait les dessins féériques que le gel avait incrustés sur les vitres.

Dans la petite chambre d'hôpital, d'une blancheur lisse de clinique, une jeune fille blonde, longue et mince, dormait étendue sur une chaise-longue.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait la réveilla. Elle ouvrit de grands yeux d'un gris bleuâtre, que le voisinage de la mort avait agrandis et alangis.

La malade sourit à l'infirmière d'âge mûr qui entra. Cette dernière arrangea les oreillers sous la tête aux boucles couleur de maïs chaud, avec une sollicitude maternelle.

— Alors, on se sent mieux, ma petite convalescente? interrogea-t-elle.

— Oh oui ! de mieux en mieux ! j'ai même une faim de loup !

— C'est un excellent signe, ma petite Evelyne.

L'infirmière prit un siège et s'assit près de Mlle Varennes, qui s'inquiéta :

— N'est-ce pas que je suis vraiment guérie, Madame Elise ?

L'accent d'imploration de la jeune fille amena un sourire taquin sur le visage de l'infirmière :

— Vous avez donc une telle envie de nous fuir au plus tôt, chère enfant ?

La jeune fille eut une charmante moue :

— Avouez que j'ai eu mon lot, de la vie d'hôpital ! d'abord à la villa Vanberghen...

— Et ensuite ici, à l'hôpital de Boulogne... acheva Mme Elise.

— La mort ne veut pas de moi, décidément.

— Un naufrage... un incendie... c'est un record d'accidents, il me semble !

Evelyne poursuivit, animée :

— Je ne sais si c'est parce que je suis excellente nageuse, mais je trouve le feu bien pire encore que l'eau.

— Vous m'avez dit que vous étiez au lit, dans votre chambre envahie par les flammes ?

— J'allais me lever et fuir... une partie du plafond en s'écroulant, tomba sur moi...

— C'est ainsi que vous avez eu l'épaule et le poignet droit fracturés ?

— Oui... et pourtant ma volonté de fuir la mort fut si forte, que je réussis à me traîner hors de mon lit.

— C'est inouï que vous ayez pu atteindre le palier sans vous évanouir...

— C'est là que je fus saisie par un infirmier... après je ne me souviens plus de rien.

— On vous a transportée, avec les autres malades, dans une métairie du voisinage, je crois.

— Il paraît. Et on me fit là une ligature sommaire.

— Vous aviez sur le corps des brûlures, heureusement sans gravité. Le terrible danger, c'était cette broncho-pneumonie !

— J'ai bien failli en mourir, n'est-ce pas, Madame Elise ?

— Nous vous avons crue perdue, c'est vrai : les deux poumons pris ! votre guérison est quasi un miracle !

— Le miracle de votre bonté, de votre dévouement, chère Madame Elise !

L'infirmière eut un geste de généreuse dénégation. Evelyne reprit :

— Songez donc que lors de l'incendie j'étais en chemise de nuit, dans cet air glacé du dehors ! Je n'avais même pas songé à me vêtir !

— Vous n'en auriez pas eu le temps, pauvre enfant !

Après une pause, la jeune fille souleva son bras, encore enrobé de ligatures :

— M'enlèvera-t-on cela demain ?

— Oui. Mais votre main sera enflée, douloureuse, et maladroite assez longtemps.

— Oh là là ! que m'annoncez-vous ?

— Je vous masserai pour hâter cette guérison.

— Ce qui m'ennuie, c'est de ne pouvoir écrire.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ? Je suis à votre disposition. Dicter moi !

— Oh ! quelle bonté !

— Ce n'est rien. Voulez-vous en profiter dès maintenant ?

— Avec reconnaissance. Je vais vous dicter une lettre pour une amie : Olivia Woodall.

※

※ ※

Quand la missive fut terminée, Evelyne voulut la signer. Elle esquaissa de la main gauche le plus bizarre gribouillis, et se mit à rire :

— Olivia, qui croit aux revenants, va penser que

je suis morte; et que c'est un esprit malin qui se joue d'elle, en lui écrivant cette lettre !

— Est-ce tout ? demanda Mme Elise. Je puis encore vous consacrer une demi-heure.

— Que vous êtes complaisante ! Nous allons écrire à une autre personne, Mme Cléry, qui doit se tenir pour assurée de ma disparition de ce monde !

Evelyne dicta la lettre, et la signa, comme elle avait fait pour Olivia. Se rallongeant ensuite sur sa chaise-longue, elle demanda :

— Pourrai-je voyager bientôt, Mme Elise ?

— Pas avant un mois. L'hiver est rigoureux ; vous risqueriez une rechute !

— Cela nous portera vers la fin de février ?

— A peu près.

— Je serai alors tout à fait forte ?

— Vous aurez recouvré toute votre fraîcheur, ma chère enfant.

— Comment savez-vous que j'étais fraîche ? Vous ne m'avez vue que livide, pâle et laide !

L'infirmière, qui s'en allait, se tourna vers la malade en riant :

— Vous êtes si jeune ! et votre peau de blonde est celle des plus beaux teints.

— Vous vous y connaissez, Mme Elise. Auriez-vous fréquenté des Instituts de Beauté ?

— Ma foi non ! je n'en ai ni le goût, ni le temps !

— Je plaisantais, Mme Elise !

— Mais... j'avais une fille unique... blonde, qui aurait votre âge !

La voix de l'infirmière s'était altérée. Evelyne se redressa vivement :

— Oh ! pardon, Mme Elise ! J'ai ravivé en vous une grande douleur ! Voulez-vous m'embrasser ?

La jeune fille lui tendait les bras avec un geste de touchante spontanéité. L'infirmière revint sur ses pas et déposa sur le front blanc un baiser maternel, disant :

— Voilà la raison pour laquelle, il me fut si doux de vous soigner, mon enfant. Et pourquoi je ne souhaite pas votre trop prompt départ !

Lorsque Mme Cléry lut la lettre dictée par Evelyne, elle fut violemment indigné, car elle n'en crut pas un seul mot.

Elle enleva, remit, enleva de nouveau ses lunettes, avec une extrême agitation. Après une période de surprise scandalisée, elle s'efforça de se calmer. Elle assujettit ses lunettes d'une main qui tremblait, et relut la missive une troisième fois.

Plus elle la relisait, plus l'interprétation de cet événement inouï s'affirmait à ses yeux : cette lettre était sûrement le fait d'un escroc de premier calibre ; tout le prouvait : la lettre dictée à un tiers, la signature illisible, enfin cette résurrection si bizarre, au bout de trois mois, au fond d'un hôpital... Tout cela paraissait louche au plus haut point !

Mme Cléry s'assit, songeuse, devant le feu. Elle joignit les mains et regarda, en méditant, les flammes qui crépitaient en léchant les bûches de chêne.

Jusqu'ici, elle n'avait vu pareil embrouillamini que dans les romans policiers, ou les faits divers des journaux.

Son père aussi, lui avait conté des événements de ce genre. Il était juge d'instruction. Il existait, affirmait-il, des larrons ne lisant les gazettes que pour y repérer les disparitions, et aller hardiment se présenter à la place des infortunés disparus !

Estelle étant au marché, Thomas frappa un coup sec à la porte :

— Madame, c'est Monsieur le Général Gallois qui vient voir Madame.

— Ah ! qu'il soit le bienvenu ; faites-le entrer.

Mme Cléry avait convié le général, sa femme, et Mme Villadon, pour un bridge. Tout à l'heure, Mme

Villadon avait envoyé dire qu'elle avait un gros rhume, et s'excusait.

Le Général entra seul.

— Je ne vous amène pas ma femme, chère amie.

— Je parie qu'elle aussi est enrhumée ?

— Justement. Mais mon neveu Yvon, qui prétend aimer le bridge, m'a prié de l'emmener pour remplacer sa tante.

— Où est-il ?

— Au salon. Il bavarde avec Mlle Evelyne.

— Laissons-les, mon vieil ami. J'ai un secret à vous confier.

Le général prit un fauteuil auprès de Mme Cléry, qui lui donna à lire la lettre qu'elle venait de recevoir. Depuis de longues années il était le confident et le conseiller de la vieille dame.

Quand il eut fini, elle demanda :

— C'est une escroquerie bien montée, n'est-ce pas ?

— Cela me paraît évident !

— Cette personne a dû voir dans les journaux l'incendie de la villa Vanberghen, et apprendre qu'il y avait sous les décombres des victimes non identifiées... On a dû publier les noms.

— Oui... elle a pu aller aux informations... voir un major, ou une infirmière de cet hôpital détruit...

— Ceux-ci, en causant avec Evelyne, pouvaient avoir appris qu'elle devait, sitôt guérie, venir habiter chez moi ?

— Votre supposition me semble juste, Gabrielle.

— Et l'aventurière en question en a conclu qu'une vieille dame de province, sans famille, est « un citron bon à presser ».

Le général éclata d'un rire sonore :

— Tout à fait exact, ma bonne amie !

— Causer avec vous m'a soulagée, Hubert. Je vais mieux ; cette affaire m'avait bouleversée.

— N'y pensez donc plus, Gabrielle.

— Je ferai mieux de ne pas lui répondre, n'est-ce pas ?

— Assurément. De pareilles gens ne méritent que le mépris.

— Je n'en dirai rien à Evelyne. Elle est très sensible, et en serait peinée.

— Je vous approuve, chère amie.

— Me voici à l'aise. Merci, mon cher ami. Nous allons nous mettre maintenant à notre bridge sans tarder.

Lorsque le commandant Le Moal était entré dans le salon, Hélène avait eu un mouvement de joyeuse surprise. La lueur d'aurore qui éclaira ses yeux passa comme une caresse sur le cœur d'Yvon.

— J'avais peur que vous fussiez parti ! fit naïvement la jeune fille.

— Parti au front ?

— Oui... depuis quelques jours on ne vous voyait plus, alors ?... vous nous resterez encore un peu ?

Elle avait dit cela avec tant de douceur qu'il en fut saisi. Il retint les mots trop décisifs qui se pressaient en lui ; le moment ne lui semblait pas venu.

— Mon prochain départ ne sera pas pour les frontières, dit-il.

— Oh ! quel bonheur !

A peine lancé ce cri du cœur, Hélène rougit comme une cerise. Cette exclamation, cette rougeur, ravirent l'amoureux. Il saisit la main blanche :

— Cela vous fait donc plaisir, mademoiselle Evelyne ?

Très intimidée, inquiète de son élan, elle retira sa main avec gêne, et questionna :

— Où donc devez-vous aller ?

— A Poitiers, pour quelque temps.

Il ajouta :

— A propos, vous allez connaître bientôt mon frère jumeau !

— Oh ! il doit venir !

Hélène avait jeté cela en cri de terreur. Elle était devenue plus pâle que le marbre.

Yvon crut à un malaise, sans rapport avec la nouvelle qu'il annonçait :

— Vous n'êtes pas souffrante ?

— Non... non, ce n'est rien.

— Je parie que vous êtes sortie par ce froid anormal : 20 degrés au-dessous de zéro !

— Et même je suis tombée sur le verglas !

A ce moment, le général et Mme Cléry entrèrent dans le salon. Le bridge commença.

Hélène, frémissante à la pensée de la venue de Josic, jouait mal, se trompait.

Elle fut ravie que l'arrivée inopinée de Mme Cornuel la délivrât. La mère de Raymonde était venue en dépit du verglas ; elle se flattait d'aimer les sports et le danger.

Hélène lui offrit sa place, au grand déplaisir d'Yvon. et monta dans sa chambre, où elle se mit à pleurer.

Elle avait toujours espéré que Josic resterait à Nantes ; le général disait que l'avocat ne venait jamais à Sant-Hilaire, et, pour cette raison, les Gallois lui préféraient Yvon, leur filleul.

Hélène savait bien qu'elle ne pourrait jamais, à cause de Josic, épouser Yvon ; elle chassait sans cesse la pensée trop chère de ce dernier. Et elle se berçait de la vaine croyance qu'après son départ elle arriverait à oublier celui qu'elle aimait.

CHAPITRE XIV

Après un mois d'attente Evelyne Varennes dut constater qu'elle ne recevrait jamais de réponse de Mme Cléry.

Le temps qui s'écoulait ne pesait pas encore à la jeune fille.

Deux catastrophes successives avaient fortement ébranlé son système nerveux.

Maintenant, elle était guérie ; mais il lui restait une langueur, une faiblesse générale, qui seraient longues à disparaître.

Elle s'abandonnait à l'ambiance de tranquillité apaisante, à cette vie végétative, au rythme ralenti, que réclame la convalescence. Dès que sa main droite put agir, elle récrivit à son amie Olivia, qui ne lui avait pas répondu non plus. Elle lui envoya une page d'une écriture contorsionnée, méconnaissable.

Un jour, enfin, elle reçut une lettre du Sussex d'une petite écriture rondelette, pacifique, antique, qu'elle ne connaissait pas.

C'était de la belle-mère d'Olivia. Elle expliquait que Will, son fils, était à bord d'un contre-torpilleur de Sa Majesté, que les Allemands avaient coulé.

Le marin avait été sauvé, mais il était criblé de blessures. Depuis des semaines, on désespérait de le sauver. Olivia était à son chevet. Il ne fallait pas en vouloir à Olivia, si elle délaissait totalement toute correspondance, pour ne penser qu'à son mari.

Evelyne soupira. Elle partageait sincèrement la peine de son amie. Cette pensée la ramena vers sa propre famille. Son père et sa belle-mère la croyaient certainement morte. Elle ne les détromperait que plus tard, quand sa destinée se serait orientée d'une façon ou d'une autre.

Evelyne secoua ces souvenirs déprimants. Elle prit son stylo, et décida de se rappeler à la pensée de Mme Cléry, dont le bizarre silence l'intriguait.

Tracer des mots nets, égaux, lui demeurerait difficile. Trop de chocs émotionnels avaient ébranlé ses nerfs. Elle subissait, en écrivant, de légers soubresauts dans les doigts ; l'ensemble présentait la gaucherie d'une écriture contrefaite.

Sa lettre fut courte ; pas très aimable. Evelyne était fière ; elle en voulait à cette dame de son obstiné silence.

*

* *

— Madame Elise, l'air est tiède et clément ; voulez-vous que nous descendions au jardin ?

L'infirmière mit sur les épaules de la jeune fille un manteau, et l'accompagna dans l'enclos qui entourait l'hôpital.

Depuis plusieurs jours, elles se promenaient ainsi, et Mlle Varennes retrouvait ses forces. L'air était réconfortant. Les premiers avant-coureurs du printemps commençaient à se montrer.

Maintenant, Evelyne se sentait lasse des murs

blancs et polis de sa chambre nue. Elle s'apercevait de l'austérité des couloirs sonores, qui sentaient l'éther et le chloroforme. Le jardin lui semblait étroit et sévère.

Elle ressentait une ardente envie de s'en aller pour recommencer à vivre.

— Chère Madame Elise, dit-elle, croyez-vous que, d'ici huit jours, je pourrai partir ?

— Je le crois, ma chère enfant.

La joie illumina le visage charmant d'Evelyne. Mme Elise fut frappée de son embellissement : la pâleur disparaissait ; les joues creuses se remplissaient, redevenaient pleines et roses.

Le corps svelte retrouvait cette allure aisée, vigoureuse, rythmée, de sportive de race, qui caractérisait Mlle Varennes.

— Je veux aller voir Mme Cléry sans m'annoncer, décida-t-elle.

— Ne risquez-vous pas de la contrarier ?

Evelyne haussa les épaules avec une gaie désinvolture :

— Tant pis !... si nous nous disputons... je m'en irai... voilà tout !

— Vous reviendrez vers moi, mon enfant ; je pourrai vous aider à organiser votre avenir.

La jeune fille, touchée, serra la main de l'infirmière.

— Que vous êtes bonne, Madame Elise !

— Alors, vous voulez vite partir, impatiente enfant ?

Evelyne tourna vers Mme Elise ses yeux brillants de décision :

— J'aime le risque, Mme Elise. J'ai couru des championnats difficiles, en serrant les dents.

— Et alors ?

— J'ai presque chaque fois emporté la coupe ! Je veux encore tenter cet obstacle, si différent ! si je perds... tant pis pour moi !

Le départ du commandant Le Moal pour Poitiers avait creusé dans la vie d'Hélène un vide, plus grand qu'elle n'en voulait convenir.

Il revenait souvent, pour vingt-quatre heures. Ces arrivées brusquées enchantaient le général et sa femme. Ils eussent été davantage surpris si on leur eût dit que le but des apparitions brèves, c'était uniquement la fille adoptive de Mme Cléry !

Entre chaque visite, Hélène se raidissait, pour ne pas céder au sentiment qui croissait en elle malgré l'absence. Mais, dès qu'il revenait, les mouvements d'une haute taille mince, des yeux bleus magnétiques, suffisaient de nouveau pour la bouleverser.

Plus le commandant prenait de place dans le cœur d'Hélène, plus la cour entreprenante de Gérard Villadon la crispait, l'obsédait. Pourtant, elle ne le repoussait pas entièrement.

Aux heures de réflexion, elle entendait en elle-même sa raison parler froidement. Les souvenirs du passé odieux la faisaient frissonner.

Alors, elle se disait que tout valait mieux, plutôt que retomber dans ce noir abîme !

Oui, plutôt se marier sans amour, et se créer un foyer honorable, loin de ceux qui connaissaient son passé !

Les joies de la maternité rempliraient le vide laissé par l'amour ! Peut-être que, peu à peu, elle s'attacherait à son mari ?

Les branches fines des peupliers balançaient de grosses touffes de gui. Les bourgeons menus commençaient à s'arrondir aux pointes des ramilles où courait la sève nouvelle. La ligne transparente de la forêt, contre le ciel bleuâtre se constellait d'émeraude.

Thomas s'activait, fort occupé par la toilette de l'enclos, qu'il faisait à fond, à chaque printemps.

Mme Cléry le rejoignit au potager :

— Thomas, dit-elle, vous allez tailler les pommiers nains en cordons ?

— Oui, Madame. L'an dernier, ils ont pas eu beaucoup de pommes.

— Et vous veillerez à la treille avec soin ?

— J'y pensais... Tiens, voilà Monsieur le général qui s'en vient nous voir !

Après s'être entretenus de la vigne et des espalliers, le général et sa vieille amie laissèrent le jardinier à sa besogne.

Mme Cléry prit le bras de M. Gallois pour cheminer vers la maison :

— Croiriez-vous, Hubert, que la demoiselle m'a récrit ! avec une nouvelle écriture échevelée !

— Quelle chevalière d'industrie ! peut-être une hystérique, échappée d'un asile !

— C'est bien possible ! Je ne lui ai pas répondu.

— C'est ce que vous aviez de mieux à faire !

— La crainte me prend qu'elle ne tente de venir à la Forest-Merle !... me faire une scène... peut-être me tirer un coup de revolver !

Le général, amusé, riait de bon cœur :

— Si jamais cette drôlesse débarque chez vous, Gabrielle, envoyez donc Thomas me chercher.

— Que ferez-vous, mon ami ?

— Nous lui mettrons la camisole de force !

En refermant la clôture du potager, Mme Cléry soupira :

— Cette histoire me hante ! j'en ai des cauchemars !

Le général prit sa voix convaincante :

— Allons, allons, Gabrielle, il ne faut pas ainsi redouter des événements qui n'arriveront sans doute jamais. A chaque jour suffit sa peine !

CHAPITRE XV

Par de fréquentes questions, Mme Elise était parvenue à savoir que sa chère Evelyne ne possédait actuellement presque aucune ressources.

La fière réserve de la jeune fille avait fini par fondre au contact de cette affection nuancée d'autorité.

Elle avait raconté sa vie, privée d'un foyer par la jalousie cruelle d'une jeune belle-mère ; et comment, par un mélange d'amour-propre froissé et d'affection blessée, Evelyne gardait maintenant un silence obstiné vis-à-vis de son père.

Pendant sa longue maladie, elle vivait sans souci, sous la triste livrée de l'hôpital. Sa coquetterie se réveilla le jour où Mme Elise arriva avec un grand carton qu'elle remit à sa chère malade, maintenant guérie.

— Vous me ferez une vraie joie, dit-elle, en acceptant ceci, qui appartenait à ma fille chérie.

Dans le carton, Evelyne trouva un assortiment de lingerie de soie rose, fraîche et parfumée, deux jolies robes, deux sweaters en fine laine, un élégant manteau.

Mme Elise fit taire les exclamations reconnaissantes de la jeune fille, et la pria d'essayer ces vêtements. Tout lui allait comme un gant.



— Vous avez oublié de retirer ceci, fit Evelyne, lui montrant une bourse ronde qui se fermait par une cordelière à glands.

— Ma fille avait mis cet argent de côté pour aider une de ses amies dans la gêne.

— Reprenez-la, Madame Elise.

— Non, mon enfant. C'est ma fille qui, de Là-Haut, vous l'envoie.

Evelyne fondit en larmes, et se jeta dans les bras de la généreuse femme.

La pensée de son départ, justement, la harcelait. Ne possédant pas un centime, elle se demandait comment prendre le train jusqu'à Saint-Hilaire. L'idée d'emprunter de l'argent à Mme Elise la gênait, et la tourmentait beaucoup. Les quelques billets de cent francs contenus dans la bourse de la jeune morte la tiraient d'un cruel embarras.

Le train roulait, berçant et rythmant les réflexions d'Evelyne Varennes.

Quoiqu'elle fût de caractère optimiste, et de nature combative, ses idées n'étaient pas précisément couleur de rose.

Elle se demandait si elle n'allait pas au-devant d'une ridicule aventure. Le mutisme de Mme Cléry indiquait un revirement. C'était peut-être une vieille dame quinquanteuse, fantasque, égoïste, qui la mettrait poliment à la porte ?

Chassant ces suppositions, Evelyne prit un livre. Au bout d'un moment, elle s'aperçut qu'elle tournait les pages sans lire ; son esprit vagabondait. Néanmoins le trajet jusqu'à Paris lui parut court.

Tous les voyageurs descendirent. Personne ne remonta dans son compartiment ; elle pensa, non sans satisfaction, qu'elle serait seule et dormirait.

L'heure du départ approchait. Le haut-parleur donnait les avertissement habituels ; les marchands de

journaux quittaient le quai pour se diriger vers d'autres lignes.

La locomotive se mettait en mouvement, lorsqu'une haute silhouette militaire se découpa dans l'embrasure de la porte. Un officier de dragons enleva son képi d'un geste courtois, et pénétra dans le compartiment.

A la vue d'Evelyne, un mouvement de surprise avait arrêté son grand corps élégant, et modifié l'expression de son visage émacié.

Il enleva sa pélerine, et la plaça à côté de sa valise sur le rayon, au-dessus de sa tête.

Evelyne le vit s'installer sur la banquette, presque en face d'elle. La jeune fille éprouvait la vague impression d'avoir déjà aperçu le creux hâlé de ces joues maigres, et le bleu intense de ces beaux yeux intelligents. Mais où ? Impossible de se le rappeler.

Renonçant à chercher, elle se leva pour reprendre son livre dans le filet.

Le capitaine de dragons la regardait à la dérobée. Il détaillait cette sveltesse aisée, ces belles lignes souples, la grâce du bras levé pour saisir le livre, l'harmonie du buste féminin qui se renfonçait dans l'angle du compartiment.

Pendant qu'elle lisait, un tumulte de pensées bouleversait Josic Le Moal, assis en face d'elle.

L'effrayante ressemblance de cette jeune fille avec Hélène Guiraud était hallucinante. Pauvre Hélène, morte, lui avait-on dit ; disparue sous les décombres de la villa Vanberghen !

Il en avait eu un vif chagrin. La vue du sosie d'Hélène ressuscitait l'émotion éprouvée au moment de la triste nouvelle.

Il avait retiré ses gants de cuir, et joignait nerveusement ses doigts vigoureux ; il mangeait des yeux ce vivant portrait d'Hélène, se demandant si ce n'était pas une sœur, une cousine de Mlle Guiraud ?

Evelyne sentait ce regard rivé sur elle. Elle en était intriguée. Elle se savait jolie, attirante ; mais ce

n'était pas possible qu'un homme bien élevé la regardât ainsi, sans quelque raison secrète.

A plusieurs reprises, elle leva vers lui ses yeux de lumière grise. Elle paraissait si étonnée que Josic sentit la nécessité de s'excuser :

— Pardonnez-moi, Mademoiselle ; je dois vous sembler bien indiscret !

Il vit glisser sur les lèvres fraîches un sourire plus gai que celui d'Hélène, dépourvu de cette mélancolie dont il avait rêvé de la guérir.

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur, vous êtes tout pardonné.

— Si, je me sens ridicule. Voici l'explication : vous ressemblez de façon inouïe à une personne que j'ai connue.

— Une jeune fille ?

— Oui. Elle est morte.

— Oh ! ma vue... doit vous être pénible ?

— Non... très douce, au contraire.

Evelyne, émue, regarda cette haute taille penchée vers elle, ces cheveux bruns qui frisaient au sommet, ces yeux expressifs, si intelligents.

Il lui plaisait beaucoup, cet officier ! C'est sur ce même modèle qu'elle voudrait se choisir un mari ! Elle serait très sûre de l'aimer !

Cette pensée fit monter à ses joues mates un afflux de sang chaud. Le capitaine en fut ébloui. C'est ainsi qu'il avait souhaité voir s'épanouir la mélancolique Hélène, au souffle de sa tendresse !

Evelyne demanda, compatissante :

— Était-ce une personne de votre famille ?

— Non. Une amie.

L'intérêt de la jeune fille redoubla :

— L'avez-vous perdue depuis longtemps ?

— Quelques mois. Elle est morte dans le terrible incendie de l'hôpital Vanberghen.

Evelyne poussa un cri :

— Oh ! je suis moi-même une rescapée de ce cataclysme !

Ce fut au tour de l'officier de s'exclamer. Il se rapprocha d'un bond :

— Je vous en supplie, si cela ne vous est pas trop pénible, racontez-moi ! implora-t-il avidement.

Evelyne accéda sans se faire prier. Il l'écoutait sans l'interrompre, avec une attention passionnée.

Tout à coup, Evelyne se rappela ses deux infirmières. Elle avait vaguement remarqué que Mlle Guiraud avait ce qu'on appelle « son type », qu'elles devaient se ressembler beaucoup.

— Une de mes infirmières était Mademoiselle Guiraud...

L'officier s'écria :

— C'était d'elle que je vous parlais ; ne saviez-vous pas que c'était tout votre portrait ?

— Je m'en doutais un peu... mais pas à ce point ! fit Evelyne avec simplicité.

Ils causèrent longtemps. Evelyne continuait de ressentir l'impression d'avoir déjà vu ce grave et attirant visage. Cependant sa mémoire ne lui disait pas que, sur le pont du Lyautey, elle s'était accoudée auprès d'un officier qui n'était autre que le frère jumeau de celui-ci.

De fil en aiguille, elle expliqua qu'elle allait voir une connaissance en Poitou, à Saint-Hilaire, mais sans nommer Mme Cléry.

Cette fois, l'officier se mit à rire :

— Cela devient de la magie, Mademoiselle ! Je vais aussi au même endroit !

— Oh ! vraiment ?

— Oui, pour quelques jours. Je dois y joindre mon frère jumeau, officier de carrière, actuellement à Poitiers ; de vieux et bons parents nous convient à Saint-Hilaire.

Pensif, il ajouta :

— Mon frère a failli mourir deux fois, depuis six

mois, d'abord d'une grave blessure, puis dans le naufrage du Lyautey !

— Cà, c'est le comble de la surprise ! cria Evelyne.

— De quoi parlez-vous ?

— La vie a d'incroyables rencontres, Monsieur. Je suis une rescapée du même paquebot ! Et je me souviens maintenant avoir causé avec votre frère, quelques minutes avant la catastrophe !

L'étonnement de Josic ne connut plus de bornes. Que le destin était donc étrange !

Le train arriva à Saint-Hilaire sans que ni lui, ni Evelyne se fussent aperçus du trajet.

CHAPITRE XVI

Lorsque Josic Le Moal eut aidé Mlle Varennes à descendre sa valise sur le quai, il se dirigea d'un pas rapide vers son frère Yvon, qui lui ouvrait les bras, et il l'entraîna hors de la gare.

Sur la petite place, deux omnibus-taxi attendaient de problématiques voyageurs.

Evelyne monta dans le plus proche, en donnant l'adresse de Mme Cléry.

Il fallait, pour atteindre la Forest-Merle, traverser toute la petite ville poitevine.

La rivière, qui ondulait à travers Saint-Hilaire, avait été élargie par les pluies. L'eau fluide, rapide, battait de son écume jaunâtre les arches de pierre des vieux ponts. Un arbre déraciné ridait le courant de ses branches. Au ras de l'eau, des maisons grises et roses, aux toits de tuiles veloutées de mousse, les pieds dans l'onde, regardaient les passants, de l'autre côté de la rive.

Devant le portail du jardin, Evelyne descendit et paya. Elle pria le conducteur d'emporter sa valise à l'hôtel ; c'était plus prudent. Il serait toujours temps de l'envoyer prendre.

Thomas vint ouvrir. Il introduisit la visiteuse, qui lui remit sa carte de visite. Le bonhomme ne savait pas lire. Il la monta à Mme Cléry.

Une véritable commotion secoua la bonne dame. Elle

prit dans son cabinet de toilette un verre d'eau, et en but une gorgée pour se ressaisir.

— Thomas, dit-elle, attendez un instant.

Prenant un crayon, elle griffonna au revers de la carte de Mlle Varennes :

« Cher ami, venez de suite. Cette créature est là ! Je puis avoir besoin de votre poigne pour l'expulser. Ne tardez pas ! »

Elle glissa la carte sous une enveloppe :

— Thomas, portez immédiatement ceci à Monsieur le général Gallois. C'est pressé.

Mme Cléry descendit au salon avec lenteur. Elle se réjouissait que sa fille adoptive fût, ce matin, occupée à faire une classe bénévole aux petits réfugiés alsaciens. D'ici qu'elle rentrât, l'audacieuse « gangster », comme la désignait la vieille dame, aurait eu le temps de déguerpir !

Dès que Mme Cléry eut jeté les yeux sur sa visiteuse, un trouble immense s'empara d'elle. La vue de ce sosie de sa protégée la bouleversait totalement.

Dans sa stupéfaction, Mme Cléry en perdait la parole. Mlle Varennes, qui ne soupçonnait pas son trouble, s'avança vers elle.

La distinction exquise de cette jeune fille, l'attrait de son joli et franc visage, le son musical de sa voix, achevaient l'ébahissement de la vieille dame : ce n'était pas ainsi qu'elle se représentait l'intrigante classique, l'aventurière qui dupe habilement les honnêtes gens.

Se raidissant contre son impression, Mme Cléry demanda avec hanté :

— Que venez-vous faire ici, mademoiselle ?

La jeune fille fixa sur son interlocutrice ses yeux d'un gris d'aurore, volontaires et doux :

— Votre silence en réponse à mes lettres, Madame, m'a paru si inexplicable que j'ai voulu en connaître la cause !

— Et s'il ne me plaît pas de vous donner cette explication, Mademoiselle ?

— Comme il vous conviendra, Madame. Du moins, je vous aurai vue ; je pourrai m'entretenir de vous avec mon amie Olivia Woodall, et cela en connaissance de cause.

Mme Cléry fit entendre un rire sarcastique :

— Je serais curieuse de savoir si vraiment ma nièce a quelque chose à voir avec nous !

Mlle Varennes redressa sa taille élancée, et dans ses yeux passa une flamme d'indignation :

— C'est dommage, madame, que le naufrage du « *Lyautey* » ne m'ait laissé que des vêtements déchirés par les vagues... j'aurais pu vous montrer de nombreuses photos d'Olivia, de son mari, de sa maison !

— Ce naufrage vient bien à point, en effet ! railla la vieille dame.

Elle sentait ses jambes flageolantes, et s'assit dans un fauteuil, sans inviter la voyageuse à l'imiter.

Tranquillement, Evelyne prit une chaise, et s'y posa avec aisance :

— Madame, reprit-elle, je dois probablement vous paraître une intruse ?

— Sans aucun doute ! approuva avec force Mme Cléry.

Sans se déconcerter, Evelyne poursuivit :

— J'aimerais savoir, Madame, en quoi j'ai pu, de loin, vous déplaire ? est-ce parce que je n'ai pu vous donner signe de vie après le naufrage, étant dans le coma ? ou après l'incendie, quand je me mourais d'une broncho-pneumonie à Boulogne ?

— Laissez donc ces grossiers mensonges, Mademoiselle ! fit sèchement Mme Cléry.

— Si c'étaient des mensonges, je me tairais, Madame, mais rien au monde ne m'empêchera d'affirmer la vérité !

La voix claire d'Evelyne vibrait de loyauté. Jamais Mme Cléry n'avait été si bouleversée de sa vie : cette ressemblance hallucinante... l'accent chargé d'émotion et de franchise de cette jeune fille... Il ne restait rien

de l'image de femme provocante, d'aventurière louch, de virago, que s'était forgée Mme Cléry.

La porte s'ouvrit sous la main du général Gallois, qui entra d'un pas décidé.

Avant même de baiser la main de sa vieille amie, il s'arrêtait, sidéré.

Au lieu de la fille vulgaire, de l'exploiteuse professionnelle qu'il était résolu à ne pas saluer, la vue de cet exquis portrait de l'autre Evelyne le paralysait d'étonnement.

Malgré lui, il s'inclina d'un geste parfaitement courtois. Mme Cléry déclara :

— Cette demoiselle prétend être Evelyne Varennes.

La jeune fille, ahurie, s'exclama :

— Enfin, Seigneur ! pourquoi ne veut-on pas que je sois moi ?

Le cri était naïf, jailli du cœur.

Le général n'avait pas, pour s'entêter mordicus, les raisons d'affection de Mme Cléry envers sa fille adoptive. Il pouvait juger lucidement. Toutes ses objections contre la prétendue intruse s'ébranlaient.

Il s'assit en face d'Evelyne :

— Mademoiselle, expliquons-nous loyalement.

— Ah ! monsieur, je ne demande pas mieux !

— Voyez-vous, poursuivit le général, nous ne pouvons rien comprendre à toute cette histoire ! pour la bonne raison qu'Evelyne Varennes est ici déjà, depuis plusieurs mois !

Evelyne le regardait, médusée ; elle s'écria :

— Mais, c'est impossible ! puisque Evelyne Varennes, c'est moi !

— Comment pourriez-vous nous le prouver ?

La jeune fille ouvrit ses jolies mains d'un geste de loyale impuissance.

— Privée par le naufrage de tous mes papiers, même de mon passeport, comment rien vous prouver immédiatement, au pied levé !... mais...

— Mais ? de grâce, achevez, Mademoiselle !

— Mais, vous pourriez télégraphier à mon père...

— La vraie Evelyne n'a plus de père ! fit d'un ton coupant, Mme Cléry .

De la main, le général fit signe à sa vieille amie de se taire, il reprit :

— Ce qui nous déconcerte aussi, Mademoiselle, c'est votre incroyable ressemblance avec notre Evelyne !

— Mademoiselle a sans doute basé son intrusion là-dessus ! affirma avec force Mme Cléry.

De nouveau, le général esquissa un geste apaisant.

— Il serait beaucoup plus simple de confronter les deux personnages !

Ce disant, il se leva, après avoir jeté les yeux vers la fenêtre. Il sortit du salon, traversa le vestibule, et ouvrit la porte donnant dehors.

Dans l'allée du jardin, d'un pas alerte, s'avavançait Hélène Guiraud. Comme un juge d'instruction, le général allait tenter un coup sensationnel.

Sans prévenir de rien Hélène, il l'invita :

— Venez donc avec nous au salon, chère Mademoiselle.

Hélène y pénétra à sa suite. Evelyne s'était levée. Sa silhouette harmonieuse se dressait en pleine lumière : la malade de la villa Vanberghen, celle qu'Hélène croyait morte, ensevelie sous les décombres de l'incendie, ressuscitait devant ses yeux, comme un remords vivant !

— Vous êtes donc ici, Hélène Guiraud ! s'écria d'une voix vibrante Evelyne Varennes.

La surprise, l'émotion, la terreur, furent trop fortes. Hélène chancela, devenue livide, et s'écroula sur le parquet, évanouie.

Sur le canapé, où le général, aidé de Mlle Varennes, l'avait étendue, Hélène revenue à elle et écrasée de honte, n'osait plus ouvrir les yeux.

Evelyne lui faisait respirer de l'éther ; le général

lui tapait dans les mains ; effondrée dans son fauteuil, la pauvre Mme Cléry sanglotait.

La vérité amère l'écrasait : elle avait choyé, gâté, aimé une intruse, glissée chez elle sous un faux nom ! C'était grâce à ce forfait que l'amour maternel s'était introduit dans son cœur, affamé de tendresse !

Personne ne parlait. Dans l'âme fougueuse d'Evelyne, la colère avait bouillonné. En reconnaissant son infirmière de la villa Vanberghen, elle avait tout compris : profitant de ses amicales confidences, et mettant à profit une prodigieuse ressemblance, cette intrigante avait superbement joué d'un pareil atout !

« Maintenant, songeait Evelyne, la coupable était atrocement punie, et c'était bien fait ! »

Se détournant, elle aperçut la vieille dame sanglotante. Ce fut un coup au vif, dans le cœur bon et spontané d'Evelyne. Elle se jeta à genoux auprès de Mme Cléry :

— Je vous en prie, ne pleurez plus, pauvre Madame ! Je suis au désespoir d'avoir causé sans le vouloir votre chagrin ! si j'avais pu prévoir.. je ne serais jamais venue ici !

Le général considéra la jolie fille agenouillée, et se sentit ému ; il toussa pour éclaircir sa voix :

— Vous ne pouviez vraiment prévoir un pareil drame, mademoiselle !

Très vite, Evelyne décida :

— Je vais partir ; mais d'abord, je vous supplie, Madame, de pardonner à Mlle Guiraud.

Mme Cléry prit la main de Mlle Varennes, en articulant avec effort :

— Je désire... que vous restiez quelques jours ici, mademoiselle.

Evelyne esquissa un geste de refus. Mme Cléry insista :

— Oh ! il est sûr que je n'aurai plus le courage d'adopter personne ! mon vieux cœur s'est brisé d'un coup. Mais... je ne puis supporter que vous repartiez

si vite... après le tort qui vous a été causé !

Hélène entendait tout. Malgré la honte qui l'écrasait, elle se redressa, fit un dur effort, et, se levant se jeta aux pieds de sa bienfaitrice :

— Pardon ! oh ! pardon ! gémit-elle.

Elle aurait voulu exprimer davantage, mais ses larmes l'étouffèrent. Elle s'effondra sur le tapis, pauvre épave lamentable, tandis que retentissait dans le salon silencieux le bruit navrant de ses sanglots.

La première fureur d'Evelyne était complètement tombée. Il ne restait en elle que de la pitié pour cette malheureuse qui hoquetait, écroulée à terre.

Le visage blafard, creusé de sillons, de la pauvre Mme Cléry, fit peur à son vieil ami. Elle était si décomposée qu'elle paraissait avoir cent ans. Il redouta pour elle une attaque de paralysie, ou une congestion.

— Ces affreuses émotions peuvent tuer une personne âgée ! grommela-t-il.

Evelyne l'approuvait du regard ; il ordonna :

— Gabrielle, vous allez vous mettre au lit ! Je vous conseille d'y rester plusieurs jours !

Il se tourna vers Mlle Varennes :

— Mademoiselle, je vous emmène chez moi. Gabrielle, j'offre à cette jeune fille l'hospitalité que vous lui proposiez tout à l'heure.

Evelyne tenta de s'y soustraire :

— Mais... ma valise m'attend à l'hôtel.

Le général l'interrompit, autoritaire :

— Je l'enverrai chercher. Je n'entends pas qu'on discute mes ordres. Vous resterez mon hôte quelques jours. Je tiens à effacer l'odieux souvenir que vous pourriez garder de notre Poitou !

— Mais, Monsieur, m'imposer chez vous !

Il l'arrêta d'un geste impatient :

— Ma femme sera enchantée !

Il pensa : « Et mes gaillards de neveux encore plus ! » Mais il se garda bien de l'exprimer.

Le général sortit suivi d'Evelyne. Cette dernière hé-

sita sur le seuil. Elle avait serré la main de Mme Cléry. Mais que dire à la coupable, qui avait abusé ainsi de ses récits spontanés ?

A voir la malheureuse écroulée sur le tapis, le visage voilé dans ses mains, le cœur chaud d'Evelyne se serra. Elle ne dit rien, mais, en passant près d'Hélène, elle se pencha et lui mit un baiser sur le front. C'était son silencieux pardon.

Quand elle se vit seule en face de sa bienfaitrice, Hélène se traîna de nouveau à ses genoux :

— Avant que vous ne me chassiez, gémit-elle, je vous supplie de ne pas me maudire ! Je vous jure que je n'avais pas voulu mal faire !

La vieille dame la regarda douloureusement :

— Je ne vous maudis pas, pauvre enfant ! mais il faut que vous sachiez que vous êtes la plus cruelle épreuve de ma vie !

Les larmes inondaient le visage contracté d'Hélène :

— Vous ne me reverrez plus. Je vais partir immédiatement.

— Où irez-vous ?

— Je chercherai une place... du travail...

Mme Cléry essaya de redresser avec peine ses épaules courbées :

— Je n'ai jamais failli aux devoirs de l'hospitalité. Même coupable, l'hôte reste sacré. Vous habiterez sous mon toit, jusqu'à ce que vous ayez trouvé une situation.

La jeune fille balbutiait des mots inintelligibles. Sa bienfaitrice acheva :

— Je me ferai servir mes repas dans ma chambre. Je me sens malade ; et cela nous évitera de nous rencontrer face à face.

CHAPITRE XVII

Le « scandale » de la Forest-Merle avait apporté aux frères Le Moal des réactions différentes.

Yvon, si tendrement épris de la fausse Evelyne, était blessé au plus sensible de son être, dans son sentiment de l'honneur, dans son cœur plein d'un puissant amour, dans l'admiration qu'il avait vouée à la jeune fille, en la parant de toutes les vertus.

Il souffrait tellement qu'il lui était impossible de lever les yeux, à table, sur l'invitée de son oncle, la véritable Evelyne.

La sienne, l'autre Evelyne, avait menti, elle avait volé le nom et la place légitime de sa victime !

A cette pensée, l'indignation et la douleur d'Yvon atteignaient au désespoir. Muet aux repas, il n'entrait pas au salon, de peur d'y rencontrer Evelyne.

Il ne restait à Saint-Hilaire qu'à cause de son frère, dont l'affection eût souffert de son départ immédiat.

Tout autres étaient les sentiments de celui-ci.

Lui aussi avait été blessé au vif par la découverte de la machination de Mlle Guiraud.

Mais cette blessure n'avait atteint en lui que la pieuse image d'une morte. Depuis plusieurs mois, sa passion patriotique, son désir ardent de reprendre du service, avaient recouvert d'un voile son ancien sentiment pour Hélène. Ce rêve très court s'était guéri en même temps que sa blessure de guerre.

La seule femme qui, pour lui, fût vivante, c'était la

vraie Evelyne, souriante, belle, attrayante, qui; de minute en minute, s'emparait victorieusement de son cœur.

Elle était exactement ce qu'il avait tant désiré faire de la mélancolique Hélène : une jeune fille spontanée, ouverte, simple, expansive, dont les yeux s'abandonnaient aux siens sans réticence.

Il découvrait chez elle ce qu'il avait souhaité créer chez Hélène ; il l'y trouvait sans avoir à lutter pour l'obtenir par mille efforts.

Malgré sa répugnance Hélène Guiraud se vit dans la nécessité de sortir.

Avec une lenteur triste, elle mit son chapeau, et de joli manteau tout neuf qu'elle aimait tant.

Le visage défant qui lui apparut dans le miroir lui sembla être celui d'une étrangère ; elle avait l'air de sortir d'une longue, d'une mortelle maladie.

Elle voyait qu'il ne serait pas facile de trouver une situation. À ses annonces dans les journaux, à ses demandes aux bureaux de placement, elle ne recevait que des réponses négatives.

Elle tâchait de se raisonner, se disant que huit jours seulement venaient de s'écouler. Néanmoins, le désespoir croissait en elle, l'envahissait. Sa solitude morale, privée de tout appui, de tout conseil, la submergeait, la trainait vers un abîme.

L'abandon de la part des humains était total. Comment pouvoir continuer à lutter, à vivre, dans ce monde indifférent, hostile, sans pitié ?

La pauvre enfant se sentait arriver aux dernières limites de sa résistance. Dans cet effondrement, ce qui lui était le plus cruel, c'était la pensée lancinante du mépris d'Ivon Le Meal. Cela, elle n'en pouvait supporter l'idée sans avoir envie de mourir.

Elle venait de constater qu'elle n'avait plus de papier à lettres ; il fallait aller en acheter.

Elle franchit le jardin comme une somnambule,

après s'être assurée qu'elle n'y rencontrerait personne.

Elevée sans Religion, Hélène ignorait la force toute puissante de la prière. Elle ne savait pas ce que peut être le secours d'un Dieu bon, quand tout appui humain nous abandonne.

Elle remontait la principale rue de Saint-Hilaire, rasant les murs pour n'être pas reconnue.

Ses rares sorties, depuis huit jours, étaient autant d'atroces humiliations.

On ne la saluait plus. Les gens évitaient de la regarder. Les amis de Mme Cléry, dès qu'ils l'apercevaient, tournaient la tête. Certains la toisaient d'un regard de mépris.

Le front baissé, elle allait en ce moment devant elle, lorsqu'elle vit, venant en sens inverse, Gérard Villadon. Elle ne l'avait pas encore rencontré en ville, depuis l'affreux événement.

Elle eut peur, et sentit ses jambes flageoler. Il lui avait témoigné jusqu'ici un si visible empressement, allant jusqu'à une cour pressante !

Le jeune homme approchait. Il passa tout près d'elle sans enlever son chapeau, et lui lança, volontairement, un regard chargé d'écrasante hauteur et de profond mépris.

Hélène éprouva la sensation d'un soufflet reçu en pleine figure, d'un coup de fouet cinglant ses épaules, qui plierent instinctivement.

Elle serra les dents pour ne pas éclater en sanglots. Ce mince et brutal incident était la goutte d'eau qui fait déborder la coupe.

Elle ignorait qu'une autre silhouette masculine, haute et racée, venait de surgir, un instant plus tôt, de la même rue.

Tout d'abord, Yvon Le Moal n'avait pas remarqué Hélène, tant elle marchait au ras des murs.

Mais il vit arriver Villadon, et fut surpris de la soudaine raideur où se figeait le jeune homme. Il lut

sur cet ingrat visage le mépris arrogant ; et, apercevant Mlle Guiraud, il comprit à qui s'adressait cette expression mauvaise, privée de pitié humaine.

Le commandant eut envie de s'éloigner. Mais un instinct secret, plus fort que sa volonté, le contraignit à suivre la jeune fille.

Cette poursuite répugnait à l'officier ; cependant il sentait une sorte d'ordre impératif, auquel il ne put se soustraire.

Hélène atteignit le pont sur le Clain. En elle, la mesure était comble ; le désespoir touchait à ses extrêmes limites ; elle n'avait plus la force de réagir.

Les pluies de printemps avaient grossi la rivière ; elle coulait à pleins bords, rapide et boueuse.

Hélène s'accouda au parapet ; elle s'imaginait qu'on souffrait peu en se noyant ; elle ne lutterait pas, car elle ne savait pas nager. Après cela, pensa-t-elle, toute douleur serait finie.

Maintenant, à force de regarder le courant, la tentation prenait corps ; l'eau trouble l'hypnotisait. Une sorte de vertige la tirait en bas, vers cette onde qui clapotait au ras des herbes, et qui creusait par endroits des entonnoirs tourbillonnants.

Brusquement, l'invitation perfide s'imposa. Elle résolut d'en finir.

La rue était déserte ; personne ne la verrait. Mais ici le parapet était trop haut. Elle connaissait, au bout du pont, un raide escalier creusé à même la terre, qui descendait jusqu'au Clain. Elle atteindrait par là le bord de l'eau.

D'un pas rapide, saccadé, elle se dirigea vers les marches inégales, et les descendit.

Derrière elle, amortissant le claquement de ses bottes sur l'asphalte du pont, Yvon Le Moal descendit aussi, car il avait compris le drame muet qui se jouait à quelques pas devant lui.

Au bord de la rivière livide, jaunâtre, qui devait être glacée, la jeunesse d'Hélène hésita. La nature,

en elle, criait, réclamant son droit à l'existence.

Elle se redressa d'un geste de farouche résolution, et fit un pas qui fut violemment arrêté.

Une poigne de fer l'avait brutalement saisie et tirée en arrière. Elle perdit l'équilibre sous le choc inattendu, se raccrocha au bras qui la tenait, et reconnut le commandant Le Moal.

La mauvaise révolte, la haine contre l'humanité méchante, contre le sort hostile, éclata :

— Laissez-moi ! gronda-t-elle.

— Non ! répondit fermement Le Moal.

— Si je veux mourir, cela ne regarde personne !

— Cela me regarde ! fit avec une sombre froideur le commandant.

Elle se débattit contre la main qui ne la lâchait pas :

— Je vous dis que je veux en finir ! lâchez-moi !

Il ne répondit rien, mais il ne desserra pas son étreinte. Elle supplia soudain :

— Je vous en prie !... par pitié... je vous dis que je ne peux plus vivre.

— Mourir parce qu'on est coupable est une désertion, fit durement l'officier ; il est vrai que vous n'en êtes pas à une félonie près !

A peine eut-il laissé échapper cette injure qu'il le regretta. Le triste visage d'Hélène s'était convulsé sous l'offense :

— Si l'on savait ce que j'avais déjà souffert !... et pour quel motif j'ai agi !... on me jugerait moins cruellement !... gémit-elle.

La sincérité nue, complète, vibrait dans sa voix désespérée. L'acuité de la souffrance transformait les traits de la jeune fille, leur imprimait une beauté pathétique, brûlante, qui eût bouleversé le cœur le plus dur.

Le Moal sentit quelque chose qui fondait dans sa poitrine ; un grand choc faisait s'écrouler la rancune douloureuse de son amour déçu.

Il lui prit le bras sans rudesse, et la conduisit vers l'escalier :

— Venez, ordonna-t-il brièvement.

Quand ils furent sur le pont, ils marchèrent en silence. Au bout d'un moment elle se tourna vers lui :

— Allez-vous en, Monsieur Yvon. Ne vous imposez pas la honte que les gens vous voient avec moi !

Elle avait dit cela d'un accent humble, l'accent du pauvre qui se sait méprisé, et qui ne se révolte plus sous l'opprobre. Au lieu de songer à elle, c'était à lui, à sa réputation d'homme intègre, qu'elle pensait.

Il en fut violemment remué :

— Croyez-vous que l'opinion publique m'importe ? fit-il simplement.

Hélène n'osa pas insister. Elle était tellement brisée d'émotions qu'elle tremblait en marchant. L'officier s'en aperçut, et la compassion qui s'était emparée de lui en fut accrue.

Dans sa grande main ferme, il saisit le bras rond et doux d'Hélène. Sans prendre la peine de rien dire, il soutint ce bras si fortement qu'elle se sentit comme soulevée de terre.

Elle s'y appuya inconsciemment. Une sorte d'apaisement entraînait en elle au contact de cette main, comme si celui qui la tenait faisait passer en elle un mystérieux fluide vital.

Ils atteignirent la Forest-Merle. Le commandant tint le portail du jardin ouvert, pour que la jeune fille pût entrer.

Quand elle se retourna pour le remercier, elle le vit qui s'éloignait à grands pas.

Elle monta vers sa chambre presque avec calme. Sa douleur s'était endormie ; elle ressentait l'impression de trêve d'un opéré, quand, après une grande torture, son martyre s'est suspendu sous l'empire d'un anesthésique puissant.

CHAPITRE XVIII

Estelle pensa tomber d'ahurissement, le lendemain, quand le commandant Le Moal lui demanda à voir Mlle Guiraud.

Il attendit au salon. Elle reparut :

— Mademoiselle Guiraud prie le commandant de l'excuser ; elle a la migraine.

L'officier autoritaire se tourna vers elle :

— Il faut ab-so-lu-ment que je lui parle !

— Mais si elle veut pas, elle ?

— Je vais monter sans sa permission, voilà tout !

— Comme vous voudrez, commandant !

Dans les petits yeux plissés de la servante luisait son admiration sans bornes pour les deux jumeaux, qu'elle avait connus bambins.

Le Moal franchit l'escalier à grandes enjambées, et frappa discrètement à la porte d'Hélène.

— Entrez, fit la jeune voix triste.

À la vue de l'officier debout sur le seuil, sa respiration s'arrêta ; elle parut terrifiée.

Dans ce mutisme effrayé, sa beauté sans fard devenait saisissante. Ses cheveux d'or fluide enserraient d'un diadème natté sa petite tête bien modelée, comme une couronne couleur de soleil.

Yvon était venu, guidé par une pitié profonde. Dé-

jà sa pitié se nuançait, se mettait à palpiter en vibrations frémissantes.

Depuis l'épisode tragique au bord du Clain, il n'avait cessé de songer à la jeune fille. Il l'avait sauvée de la mort. Et voici que cet événement inattendu tissait, entre elle et lui, un lien d'une puissance irrésistible.

Hélène lui désigna un siège ; il s'aperçut que la fine main déliée tremblait.

— N'ayez pas peur, fit-il en s'asseyant, je ne viens pas vous faire de reproches ; je ne m'en connais pas le droit.

— Quoique je ne tienne pas à vivre, vous avez les droits d'un sauveur. Je vous remercie, Monsieur Yvon.

Il eut de la main un geste d'excuse :

— Je ne viens pas non plus chercher de remerciements. J'ai simplement fait mon devoir.

La voix grave, belle, était trop chère à Hélène pour qu'elle pût l'entendre sans émoi. Devant elle, se tenait l'homme qu'elle chérissait avec la plus chaude passion. A le voir là, elle réalisait quelle place totale il tenait dans sa vie !

La pensée surgit qu'il venait lui dire adieu, un adieu sans espoir et sans retour. Et son cœur trop plein creva, comme un flot trop contenu renverse une digue.

La tête effondrée sur la table, elle sanglotait à corps perdu, secouée des pieds à la tête par l'explosion de sa douleur.

Son émotion avait gagné l'officier ; cédant à son impulsion, il tomba agenouillé à côté d'elle, et prit à deux mains la tête blonde.

Le désespoir qu'il lut dans les yeux couleur d'aube lui fut intolérable. Il attira contre lui le visage bouleversé, et l'enfouit sur son épaule, où la pauvre enfant continua de pleurer.

Elle releva le front pour dire très bas :

— Que vous êtes bon ! oh ! Yvon, quelle bonté...

Ni lui, ni elle, ne s'aperçurent qu'elle l'avait appelé

pour la première fois par son prénom.

Il se mit debout, prit les deux poignets d'Hélène, et l'assit sur le coin du divan. Elle le regardait d'un air si confus, si timide, qu'il ne put supporter d'être loin, et vint s'asseoir à côté d'elle.

Conduit par son sûr instinct, il trouva le geste qui devait lui ouvrir ce cœur meurtri. Il attira de nouveau le triste visage au creux de son épaule, et prit entre ses mains les mains tremblantes :

— Ma pauvre petite amie, confiez-vous à moi !

Il la sentit frémir sans répondre ; combien l'aveu devait lui coûter ! Il ajouta :

— Je saurai tout comprendre ! rien ne m'étonnera ; dites-moi tout !

Lentement, à mots hachés d'abord, puis de plus en plus précis, Hélène raconta sa vie. Toute, sans réticence, sans vaines excuses.

Parfois, elle s'arrêtait rougissante, tremblante et hésitante. Avec la patience délicate d'un confesseur et d'un amoureux, Yvon l'encourageait, caressant les doigts frémissants ou les cheveux dorés.

Il posait de discrètes, mais impérieuses questions, auxquelles Hélène répondait avec une franchise totale, sans détours.

Dans cette bouleversante confession, Yvon sentait vibrer une loyauté absolue. La vérité, qu'il prisait par dessus tout, elle la lui livrait à flots. Et lui, de ses mains dévouées, aimantes, il soulevait la pierre qui écrasait cette âme torturée, et la délivrait d'un poids mortel.

La confession était terminée. Hélène, pour la première fois depuis huit jours, respirait librement. Elle leva le front, et osa regarder son sauveur.

Dans ce regard, Yvon lut un monde de reconnaissance, de repentir, d'humble affection. Il en fut si troublé qu'il s'écarta d'elle involontairement.

Elle se méprit sur le sens de ce recul, et crut à un

sursaut de l'homme intègre, après cette loyale et dure confession.

Elle balbutia, tandis que de nouvelles larmes se remettaient à couler :

— Je comprends je vous fais horreur !

Stupéfait qu'elle lui supposât pareil sentiment, il se rapprocha spontanément.

Posant ses fortes mains sur les épaules minces, il la regarda dans les yeux. Elle supporta cette flamme, qui ressemblait à l'éclair d'une belle épée dans l'ombre.

Il n'y avait dans les fiers yeux bleus d'Yvon ni mépris ni blâme ; il y avait seulement une grande lueur chaude, protectrice, plus douce qu'un baume, et dont le feu la pénétra jusqu'aux moelles.

La tenant toujours, il rapprocha du sien le tendre visage, où la tristesse n'avait plus d'amertume.

D'une voix basse, chargée d'émotion, il demanda :

— Ma petite Hélène bien-aimée, voulez-vous devenir ma femme ?

Avec un cri d'amour qui fit bondir de joie le cœur d'Yvon, Hélène se jeta dans ses bras.

CHAPITRE XIX

Le même soir, le commandant conta tout au long à son frère l'entière confession d'Hélène, non pour trahir un secret, mais parce que cette noire série de souffrances, de difficultés, d'épreuves, expliquaient son acte, et réhabilitaient celle qu'il aimait.

Lorsqu'il avoua son amour, et ses fiançailles, Josic déclara paisiblement :

— Tout me faisait comprendre combien ton cœur est épris, Yvon. Tu es bien heureux... tu auras celle que tu aimes !

Le commandant sourit, l'air taquin :

— Mon vieux Josic, tu es amoureux, toi aussi.

Le visage du capitaine exprima le doute et l'inquiétude :

— Songe, mon vieux, j'ai quarante ans... et elle en a tout au plus vingt-quatre !

Il n'avait pas eu besoin de prononcer le nom d'Evelyn. Yvon éclata de rire :

— Dis donc, Josic, moi aussi j'ai ton âge ! et mon Hélène n'a que vingt-cinq ans, à peine !

Josic secoua la tête :

— O toi ! tu es si sûr qu'elle t'aime à la folie !

Yvon asséna sur le dos de son jumeau une bourrade amicale :

— Ne te tracasse pas... je t'aiderai !

— Hélas ! Je dois partir après-demain !

— Il ne faut pas si longtemps pour conquérir le bonheur ! conclut philosophiquement le commandant.

Yvon Le Moal était assis en face de Mme Cléry.

— Tante Gaby...

Il s'arrêta, interdit, depuis des années, il avait perdu son habitude d'enfance de l'appeler ainsi.

— Continuez, cher enfant ; il m'est si doux de vous entendre me donner ce nom familial !

— Tante Gaby, écoutez-moi : Hélène n'est pas aussi coupable que vous le croyez.

La vieille dame leva vers lui son visage stupéfait, creusé de récents sillons. Il reprit :

— Croiriez-vous que je l'ai arrêtée providentielle-ment hier, quand elle allait se noyer dans le Clain !

Mme Cléry fit un bond ; elle balbutia :

— Oh ! Yvon, est-ce possible, voulait-elle se tuer ?

— Oui, elle était en proie au désespoir le plus atroce.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues de la vieille dame.

— Merci, cher enfant ! oh merci pour cette bonne action.

— Je l'ai ramenée chez vous ; elle était à bout de forces, physiques et morales.

Une intense douleur bouleversait Mme Cléry :

— J'ai eu tort ! gémit-elle. Je me suis claustrée dans ma déception ! Je l'ai abandonnée ! Je n'ai pensé qu'à mon chagrin !

— Ne vous troublez plus, tante Gaby, c'est fini,

— Qu'est-ce qui nous prouve qu'elle ne va pas s'empoisonner ?

— Il n'y a plus aucun danger, tante Gaby !

Il avait dit ces mots d'un ton si heureux, que Mme Cléry en fut réconfortée.

— Que v'ous êtes bon, cher enfant ! murmura-t-elle.

— Voyez-vous, reprit-il, elle m'a fait le récit de toute sa vie ; je vais vous le redire à mon tour.

Quand il eut fini, la vieille dame, qui avait beaucoup pleuré, essuya ses yeux, et s'écria :

— Oh ! Yvon, cette pauvre petite vous devra son salut ! amenez-là moi, pour que je lui rende, moi aussi, espoir et confiance, avec mon pardon !

— Attendez un peu, tante Gaby. Croyez-vous que la charité, la pitié, aient été mon seul levier de commande ?

— En vous écoutant, je devine un autre levier...

— L'amour ! acheva ardemment Yvon. Oh tante Gaby, que diriez-vous, si je vous avouais qu'elle est, depuis hier soir, ma fiancée ?

Pour toute réponse Mme Cléry ouvrit ses bras :

— Venez sur mon cœur, Yvon ; vous m'apportez ce soir, la plus belle joie de ma vie !

Après l'émouvante scène de pardon et de réconciliation avec sa mère adoptive, Hélène au bras de son fiancé, descendit au jardin.

Il lui avait dit, en sortant de la chambre de la vieille dame :

— Allez mettre votre chapeau et votre manteau, chérie ; je vous emmène chez mon oncle.

Pendant la visite d'Yvon chez Mme Cléry, son jumeau n'avait pas perdu son temps. Josic avait déployé son merveilleux talent oratoire pour conter au général et à sa femme, la dramatique histoire d'Hélène.

Quand il eut fini, le général tortillait sa moustache pour cacher son émotion, et la générale pleurait tout bonnement à chaudes larmes.

Josic en profita pour achever sa plaidoirie en leur annonçant les fiançailles de son frère. Il en était là, lorsque le pas d'Yvon retentit dans le corridor.

Le capitaine s'élança vers lui pour lui adresser le signe qui voulait dire : « ils savent tout ! »

Yvon n'hésita pas. Il amena Hélène vers le général et sa femme :

— Oncle Hubert, ma tante, je vous présente ma fiancée !

Hélène perdait le souffle, en face de cette extraordinaire audace ! Le général tendit les deux mains à la jeune fille :

— Soyez la bienvenue dans notre famille, ma chère enfant.

Mme Gallois imita son mari, ajoutant :

— Venez m'embrasser, ma petite Hélène.

Yvon était sorti du salon. Il y rentra, tenant par le bras Evelyne Varennes, qui se laissait faire docilement. A la vue d'Hélène, la jeune fille échappa à la main d'Yvon, pour courir à Mlle Guiraud et se jeter à son cou avec élan.

Le commandant saisit une main de son frère, prit celle d'Evelyne, et les réunit entre les siennes :

— Mademoiselle Evelyne, mon pauvre Josic vous aime, voulez-vous devenir ma sœur, et celle d'Hélène ?

Les beaux yeux gris d'Evelyne devinrent dorés ; l'aveu de son amour y brûlait, si visible, que Josic n'attendit pas sa réponse pour l'enlacer dans ses bras, et la serrer sur son cœur.

Dehors, une fauvette, qui devançait Avril, jeta dans l'azur trois notes transparentes. Par la fenêtre entr'ouverte, des branches neuves de rosiers grimpants pointaient leurs ramures d'émeraude, aux épines de corail. Ils avançaient une tête curieuse, comme pour applaudir à l'épilogue doublement heureux d'un drame, qui finissait par le triomphe de l'amour.

LA SEQUESTREE DE KER-ARMOR

par JEAN D'YVELYSE

CHAPITRE PREMIER

LA NAUFRAGÉE DE L'ÎLE VERTE

Le repas avait pris fin, et, depuis un moment, Antoine Plouet, dans le silence de la table, se nettoyait les dents de la pointe de son long couteau. Il s'interrompt, et, s'adressant à son fils, Yvan :

— Il faudra, dit-il, penser à aller à l'Île Verte ramasser le goémon.

Sa voix, d'abord, n'eut aucun écho. Mais bientôt, celle du vieux grand-père, Léon Plouet, s'éleva :

— Pas aujourd'hui, mon gars. Aujourd'hui la mer sera mauvaise. Il y aurait danger pour le fils.

Le silence retomba dans la vaste salle à manger au plafond bas et l'on n'entendit plus que le crépitement des genêts embrasés dans l'âtre entre les landiers dorés, les pas traînants de la domestique qui desservait et le lent tic-tac de la haute pendule dans son coffre.

Puis la chaise d'Yvan remua et le grand garçon se leva pour quitter la table. Alors il dit :

— Bah ! S'il fallait avoir peur de la mer maintenant...

— Il faut toujours en avoir peur, repartit le vieux qui avait encore l'oreille fine. La passe n'est pas commode et dans moins d'une heure, ça bougera, par là-bas.

(A suivre).



LA COLLECTION " FAMA "

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA JEUNE FILLE PAR LE
CHOIX DE SES AUTEURS

Chaque jeudi un volume nouveau en vente partout :

2 francs 90

Abonnement : France et Colonies :

Un an : **110 frs.** - Six mois : **60 frs.** - Trois mois : **32 frs 50**

Derniers volumes parus :

- 704. **L'enlèvement d'Yvonne**, par Marcel IDIERS.
- 705. **La défaite du papillon**, par Claude FLEURANGE.
- 706. **Les deux rêves**, par Germaine PELLETAN.
- 707. **Le douloureux passé**, par Marguerite GEESTELINK.
- 708. **Enfin le bonheur**, par TYL.
- 709. **Paris mes amours**, par VERSE-STEFF.
- 710. **Le foyer solitaire**, par Henriette LANGLADE.
- 711. **La double image**, par JOCELYNE.

Prochain volume à paraître :

- 712. **La sequestrée de Ker-Armor**,
par Jean D'YVELYSE.



En vente partout : 2 francs 90

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS